

N° 3 — 4-10 Février 1921

Prix : Un Franc

LE GRAND JEU

Ce Numéro contient
le 3^e Episode complet
et une partie du 4^e

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS



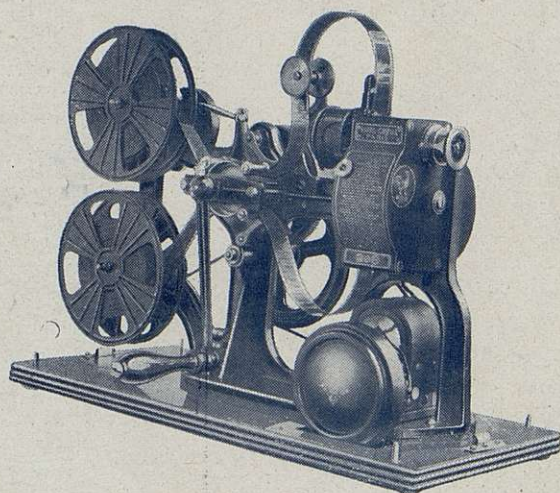
CLICHÉ PATHÉ

JUNE CAPRICE

LA PLUS BELLE DISTRACTION LE CINÉMA CHEZ SOI

SANS DANGER :: SANS INSTALLATION
:: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::
AVEC LE CINÉMATOGAPHE DE SALON
PATHÉ-KOK

.. .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs



LE CINÉMATOGAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"
est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. .. Facilement transportable à la main
.. .. Produisant lui-même son électricité

**LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE
DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES**

CHOIX CONSTAMMENT RENOUVELÉ DE
PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.
Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)

Le Numéro 1 fr.

N° 3

Du 4 au 10 Février 1921

Cinémagazine

HEBDOMADAIRE, ILLUSTRÉ

JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE, Éditeurs, 3, Rue Rossini, PARIS (9^e) - Tél. : Gutenberg 32-32

ABONNEMENTS		L'abonnement à "CINÉMAGAZINE" est gratuit. (Voir conditions dans ce numéro).		ABONNEMENTS	
FRANCE	Un an 40 fr.			Étranger	Un an 50 fr.
	Six mois 22 fr.	(La publicité est reçue aux Bureaux du Journal)			Six mois 28 fr.



Miss Jean PAIGE

qui vient d'épouser M. Albert Smith, Président de «La Vitagraph» dont elle est l'étoile

Cliché Alfred Cheney Johnston

PATHÉ présente le 2 février

LE FAUVE DE LA = SIERRA =

Grand Roman-Cinéma en 10 Épisodes

adapté par GUY DE TÉRAMOND

ÉDITION 11 MARS

LE FAUVE DE LA SIERRA

sera publié en feuilletons

hebdomadaires dans

Cinémagazine

Lire le 1^{er} Épisode dans le numéro du 11 Mars

CENSURE

par A. ANTOINE

On s'est beaucoup remué cette quinzaine-ci dans le monde du Cinéma. La faim fait sortir le loup du bois, et la crise bat son plein chez l'éditeur aussi bien que chez l'exploitant. Un peu de solidarité s'affirme entre les différents éléments de la Corporation. On va agir au lieu de bavarder ; même, des parlementaires convoqués, adjurés et conquis, promettent de parler de nos misères dans les Commissions et, s'il le faut, jusqu'à la Tribune.

Certes, des problèmes plus immédiats requièrent notre zèle ; cependant, il en est un auquel il ne sera pas inutile de réserver un paragraphe du Cahier de Revendications qui s'ébauche : *la Censure*. La gueuse est toujours vivante et elle ne fût, à aucune époque, plus malfaisante.

Elle tyrannisait encore le Théâtre aux alentours de 1889 ; comme aujourd'hui, on l'épaulait de tous les arguments habituels, moralité, défense sociale, etc... Il nous fallut lutter quinze ans, des dents et des ongles, pour l'abattre. Elle était aux mains de trois ou quatre fonctionnaires de la rue de Valois, braves gens sympathiques et parisiens, lâchant volontiers la main sur les gauloises du Café-Concert, mais tout de suite féroces en face d'une œuvre artiste et sincère ; alors, le cordial et souriant Bureau des Théâtres s'effaçait devant le Grand Chef, l'interdiction tombait du haut du Cabinet Ministériel, quelquefois du Gouvernement. Seulement, la Presse, moins industrialisée, gardait quelque souci d'indépendance, et les bons combattants ne manquaient point. Puis, à force de hurler, nous finîmes par intéresser au Parlement, les jeunes députés montants, successeurs de Ceux de l'Ordre Moral ; il n'était point malaisé de trouver un éloquent défenseur, tel *Millerand*, montant à la Tribune pour couvrir les *Goncourt* après l'interdiction de *La Fille Elisa*.

Des offensives de cette ampleur déblayaient le terrain ; d'autres mesures maladroites, l'interdiction de *Ces Messieurs*, de *Georges Ancy*, ou des *Avariés*, soulevaient l'opinion. Une lecture que fit lui-même *Brieux*, de l'œuvre frappée, devant tout ce que Paris comptait d'artistes, de savants et de médecins notoires, mit le feu aux poudres ; une vaste enquête mena à la Chambre le procès de l'Institution et l'Art

Dramatique eût sa Charte libérale comme la plume et le crayon.

Ne pensez point, cependant, que les servants de la Vieille Mégère se rendirent ; courbés sous l'orage, ils réussirent à esquisser un vote de principe, et, par une réjouissante escobarderie, ce ne fût point la Censure elle-même qui disparut, mais les Censeurs auxquels on refusa les crédits nécessaires. Tout de même, de fait, ils étaient dessaisis, on les cassa dans d'autres services, avec indication que leurs emplois s'éteindraient avec eux.

La guerre, parmi tant d'autres fléaux, devait nous ramener celui-là ; en cette heure redoutable, personne ne pouvait récriminer ; il y allait du salut commun, et les Dirigeants de l'effort national devaient garder en mains toutes les armes de contrôle et de surveillance indispensables. Mais l'occasion était bien belle pour une revanche ; on ne tarda pas à confondre les tâches et les devoirs utiles, avec d'autres initiatives n'ayant pas grand rapport avec la défense diplomatique ou militaire du Pays. Les Pouvoirs Administratifs, devenus militaires ou policiers, firent alors merveille dans la résignation générale ; on faisait examiner le *Cid* ou le *Misanthrope* avant d'en autoriser la représentation !... Les plus clairvoyants sentaient bien qu'au retour à la vie normale, la Censure, rajeunie dans le malheur des temps, ne lâcherait pas facilement pied ; les vieilles habitudes d'examen préventif, d'interprétation arbitraire des œuvres et des intentions avaient fleuri et ces Messieurs furent longs à se résigner, encore une fois, à ne plus caviarder des textes ou dépiauter des pièces. Un dernier refuge leur restait, le pauvre Cinéma qui, englobé dans cette surveillance de Haute Police, demeura dans le filet.

Les artistes s'intéressaient encore fort peu à l'Art muet, les éditeurs ou les exploitants n'avaient point d'armes solides en mains, personne ne remarqua que tout redevenait libre en France, dans notre belle République victorieuse, sauf l'écran. Il fallut de coûteuses expériences pour ouvrir les yeux, et, aux premières protestations, on vit réapparaître les vieux arguments d'autrefois, lutte contre la licence, nécessité d'un contrôle d'autant plus indispensable que le cinéma, spectacle populaire, pouvait

démoraliser ses naïfs spectateurs ; il fut acquis que les romans-feuilletons de l'écran, par leurs pernicious enseignements, accroissaient la criminalité, tandis que ces mêmes romans-feuilletons, publiés depuis cinquante ans au rez-de-chaussée de nos grands journaux, demeuraient inoffensifs. La seule concession fut la transmission des pouvoirs exercés jusque-là par la Préfecture de Police, à l'Administration des Beaux-Arts. Ainsi, la Censure Cinématographique recevait une nouvelle et définitive consécration.

Cependant, des intérêts considérables ne tardèrent pas à être lésés ; les victimes si longtemps bénévoles, touchées à la bourse, s'insurgent enfin. Car la Censure qui, de tous temps, fut dangereuse, l'est encore bien davantage au Cinéma ; comme nous venons de le voir récemment pour deux ou trois bandes, elle peut immobiliser ou détruire une marchandise dont le prix de revient est énorme. Voulez-vous un exemple intéressant, d'abord par sa puérilité, et aussi par les dommages causés ?...

Certaine maison d'édition achevait une adaptation cinématographique de *Quatre-Vingt-Treize* le jour même de la déclaration de guerre ; un an plus tard, lorsque les salles rouvrirent, on songea tout de suite à faire passer une bande qui avait coûté si cher ; la Censure suspendit le film jusqu'à nouvel ordre. Vous entendez, on ajourna, sous prétexte de paix sociale, un chef-d'œuvre, qui est une incomparable leçon de patriotisme et d'héroïsme. Le veto a été levé il y a quelques mois seulement, et voici un film qui va paraître sept années après avoir été tourné ; heureusement, par son caractère historique, le talent du metteur en scène Capellani, il échappe au danger de dater, mais par miracle, dans une production dont les évolutions sont incessantes. En tous cas, voici un capital considérable immobilisé pendant de longues

années, alors que l'industrie cinématographique a besoin de toute la sollicitude officielle pour lutter. Le même fonctionnaire examinant, vers cette époque, les *Travailleurs de la Mer*, autre chef-d'œuvre d'Hugo, trouvait que la mort de Gilliatt, reconstituée fidèlement d'après un livre consacré depuis un demi-siècle, était un spectacle trop pénible, et qu'il y aurait sans doute avantage à l'atténuer ; il recula, cependant, devant le comique de cette collaboration avec Victor Hugo.

Et, tandis que l'on épluche ainsi nos films, on laisse passer les bandes américaines, avec toutes leurs horreurs, fumeries d'opium, enfants martyrisés, femmes suspendues au-dessus de cuves bouillantes ; parce qu'il ne faut point indisposer nos amis et redoutables concurrents qui, d'ailleurs, ont un représentant prêt à les défendre. Vous me direz que, dans la pratique, depuis les heures nouvelles, le fonctionnaire des Beaux-Arts, chargé de ce contrôle, l'exerce avec son tact d'homme de lettres et de parisien averti, mais, tout de même, c'est la Censure, et, demain, Ginisty peut être remplacé par un autre.

L'occasion serait belle de refaire encore une fois l'histoire des lourdes sottises, des gaffes de la Censure ; elles sont classiques ; quoi qu'on fasse, on ne l'adaptera pas, elle sera toujours là, prête dans les heures de réaction, à envoyer *Madame Bovary* en Police Correctionnelle ; il y aura toujours un Pinard pour requérir, réimprimons ce nom d'un magistrat qui s'immortalisa dans le Procès, car il ne faut pas le laisser périr. Le plus sûr est d'étouffer la bête dans son dernier repaire.

Le Cinéma, déjà menacé de toutes parts, est un Art comme les autres, il a droit à un traitement semblable, la liberté et des sanctions sévères en cas d'abus.

ANTOINE.

PATHE
Éditeur

Le 11 Mars

LE FAUVE DE LA SIERRA

ROMAN-CINÉMA

Publié par
CINÉMAGAZINE

Adapté par
GUY DE TÉRAMOND



Comment on fait un dessin animé

par O'GALOP

Les fidèles du cinéma se demandent souvent comment on peut arriver à réaliser les Dessins animés qui les amusent tant.

L'excellent humoriste O'Galop, l'as du genre, a bien voulu se charger d'en dévoiler les arcanes à nos lecteurs et de dissiper un peu de ce mystère.

LORSQUE au cours d'une séance de cinéma, le public, amusé, voit soudain apparaître sur l'écran l'annonce de dessins animés qui le changent agréablement d'un 25^e épisode de cannibales inoffensifs ou autre farwesterie, c'est généralement dans la salle un murmure de satisfaction. Comme je le comprends !...

Et encore, si cet excellent public se doutait du travail formidable que représente cette petite bande défilant devant ses yeux en moins de dix minutes !... Au cours d'une conférence ayant précisément pour objet d'initier les membres du Ciné-Club aux difficultés de ce petit sport bien spécial, mon vieux camarade Cohl, l'initiateur du genre — je dirais même l'animateur si... mais ceci est une autre histoire — après une énumération succincte des dites difficultés, concluait mélancoliquement qu'au total elles constituaient la voie la plus directe pour Charenton. Evidemment, il exagérerait un peu... un tout petit peu... presque pas.

Au reste, le lecteur va en juger.

Et d'abord, rappelons en peu de mots, et pour les besoins de la cause, les moyens dont dispose l'artiste : un écran sur lequel sont projetées successivement, à la vitesse de 16 par seconde, des images qui, en se

transformant progressivement de la première à la dernière, donneront l'illusion du mouvement.

Vous voyez comme c'est simple.

La première chose à faire est nécessairement de dessiner chaque scène séparée qui représente un seizième de seconde et est formée par la transformation plus ou moins légère de la scène précédente : c'est dire qu'un repérage soigné s'impose. En outre, il est essentiel de tenir un compte rigoureux de la perspective. O joie intense ! faire fuir un lapin ou un zèbre en 150 images réduites de plus en plus jusqu'à devenir un point ! !...

Mais, autre difficulté, la plus grande peut-être : le sentiment du temps. Combien faudra-t-il d'images pour représenter un saut, par exemple ? Si on en met trop, le sauteur aura l'air de planer dans l'éther, si pas assez, il passera tel un éclair lancé d'une main sûre... mais trop pressée. Là, pas de conseils à donner : on a ou on n'aura jamais le sentiment du temps : c'est comme pour être poète... ou rôtisseur.

Une chose qui n'est pas inutile donc, c'est de savoir un peu dessiner : vous comprenez que pour pondre cette quantité de dessins, il faut faire vinaigre, comme on dit à la laïque — et surtout pas de chiqué :



Schéma de saut. (Extrait de "Bécassotte" PATHE Éditeur)

au dessin ordinaire, vous pouvez faire un chien qui ne tient pas debout : à peu de frais et pour la vie on est sacré animalier. Mais au ciné, c'est une autre affaire : il faut que votre chien puisse marcher, courir, aboyer, voire rire, etc., etc. — pas trop vite surtout — ni trop lentement bien entendu : il faut, si surprenant que cela paraisse, que votre chien comique soit construit sérieusement, a-na-to-mi-que-ment — au moins anaconiquement. Et je sais tel animalier surfait qui... mais soyons bons pour les animaliers !

Mentionnerai-je enfin la chose la plus indispensable : les idées ?... Pour faire un civet, il faut d'abord un lièvre — et il est bien certain que malgré tout votre talent, si vous n'avez rien à dire...

Bien... vous avez donc dessiné maintenant tous vos instantanés : vous êtes payé pour savoir que cela représente déjà un certain travail — presque tout le travail, du reste — quelque chose comme un bon mois de travail pour cette petite bande de rien du tout de 150 mètres qui passe à la projection en moins de 7 minutes. Il est vrai que vous n'avez dessiné et redessiné que les personnages mobiles, et non le décor avec, lequel, fait à un seul exemplaire sert tout le temps... tout le temps de chaque scène, veux-je dire — et il en faut un différent à chaque changement de lieu, bien entendu : une douzaine au moins en tout, et soignés, car, projeté et

agrandi, cela devient, en fait, un vrai décor de théâtre.

A la vérité, on peut employer certains trucs pour gagner du temps : découpages articulations, etc., mais c'est rarement possible et pas très effectif. Cependant, on ne risque rien de s'inspirer du Grand Théâtre de Fouzy-en-Travers : avec 3 soldats on simule très bien le défilé d'un corps d'armée — de même pour les trains.

Donc, les dessins faits, reste à les photographier : les tourner.

Ça alors, trois fois rien. Il suffit que vous ayez un appareil ordinaire de prise de vue, un vulgaire zinc (en langage d'opérateur). On trouve ça facilement dans les 8 à 10.000. Ayant adapté la petite manivelle qui ne dévide que la longueur d'une image par tour, vous l'installez sur un bâti *ad hoc*, tel que celui de la maison Pathé, placé en tête de cet article, de telle manière que l'objectif regarde, en la surplombant, votre planche à dessin placée horizontalement et éclairée de façon appropriée ; le tout arrimé solidement s. v. p., car un décalage serait un désastre. Un petit moteur se chargera de faire faire un tour à la manivelle chaque fois que vous l'actionnerez d'en bas.

Vous placez alors le premier dessin

LE LIÈVRE ET LA TORTUE

(Film Louis FOREST, 21 poses extraites des 80 que comporte une course de 5 secondes)

dans son décor sur la planche : vous actionnez la commande du moteur et, tandis que la manivelle opère un tour, la pellicule enregistre le premier dessin ; vous enlevez alors celui-ci et y substituez le deuxième — attention au repérage ! — répétez le geste pour actionner la commande : la première image rentre et la deuxième s'inscrit, et ainsi de suite pendant 107 ans... non, je veux dire, jusqu'à la 7800^e image, s'il ne s'agit que d'une modeste bande de 150 m.

Et voilà en gros ce qui se passe ! Pour varier vos plaisirs et aussi afin que cela n'aille pas trop vite, vous assaisonnez vos 7800 images de trucs variés, bien connus des opérateurs, mais trop longs à énumérer ici : fondus simples, fondus enchaînés, œil-de-chat, surimpressions diverses, etc., etc., crampe au bras et ankylose dans les reins : repos !

Il y a cependant un genre de

dessins mouvants encore plus réjouissants à réaliser : c'est celui de l'artistro-nome dessiné-mateur — si j'ose proposer ce hardi néologisme à feu Larousse. Voyez *Mystères du*

Ciel !... Je ne citerai qu'une seule scène, mais typique, celle de la fin ! Sur un ciel pur et sans le moindre nuage (jusque-là, ça va !... mais attendez !...) une étoile paraît, puis deux, trois, cent, mille, scintillent au firmament. Graduellement, à droite, surgit un soleil, avec ses 5 ou 6 planètes éparées et tournant en rond autour de lui à des vitesses diverses, mais constantes — puis, à gauche,

LE CORBEAU ET LE RENARD

(Film Louis FOREST, corbeau venant de face, attitudes successives)

un second soleil avec ses satellites — en haut, un troisième — au milieu un quatrième — ailleurs, un cinquième. Finalement, dans l'infini, les étoiles continuant de scintiller, cinq soleils entourés chacun de leurs 7 ou 8 planètes, tournent régulièrement, chacune à des allures différentes, les unes de droite à gauche, les autres de gauche à droite, en circonférence ou en ellipse.

Là il ne s'agit plus, bien entendu, de dessins successifs, mais de petits ronds blancs à déplacer chaque fois sur le fond noir, certains d'un dixième de millimètre.

Et parlons d'autre chose : car ce n'est pas fini. La bande impressionnée, vous la donnez à développer : vous repassez trois jours après — et vous apprenez que



Eruption solaire... reconstituée (négatif)
Extrait des "Mystères du Ciel", de Louis FOREST



EMILE COHL

Le promoteur du dessin animé

tout est à refaire parce qu'il y avait des effluves dans la pellicule — ou parce que, à votre insu, votre appareil s'était dérégulé ou parce que... Et alors, vous remettez ça, comme dit l'auteur

Vingt fois sur le métier...

Non, mon vieux Boileau, tu bouscules. Mettons deux ou trois fois... et c'est déjà pas mal, car de ton temps, la pellicule négative ne valait tout de même pas 2 fr. 35 le mètre.

Bref... sommes-nous bien sur la route de Charenton ?... C'était l'avis de cet excellent Cohl... qui se vantait, au surplus, d'en être à sa 245^e bande. Le brave maréchal MacMahon a dit presque pareil en parlant

de la typhoïde. Cependant, je dois ajouter que Cohl, lui, possède encore toute sa tête — à preuve qu'il a bien voulu me l'envoyer à peine flattée — pour la reproduire à toutes fins utiles.

Dont acte.

O' GALOP.

Lire dans nos prochains numéros, les articles de MM. A. ANTOINE, Arthur BERNÉDE, J.-L. CROZE, Guillaume DANVERS, Pierre DESCLAUX, Lucien DOUBLON, Charles FOLEY, Louis FOREST, Hugues LE ROUX, Maurice DE MARSAN, A. MARTEL, Léon MOUSSINAC, Marcel NADAUD, ORCINO, Marcel PRÉVOST, de l'Académie française, Daniel RICHE, Jean RICHEPIN, de l'Académie française, J.-H. ROSNY, aîné, de l'Académie Goncourt, Guy de TÉRAMOND, E. VUILLERMOZ, etc.

LE SCÉNARIO

Un scénario n'est pas ce que pensent les neuf dixièmes des gens, très bien intentionnés d'ailleurs, qui, s'asseyant devant leur table de travail ou sur le coin d'un guéridon de café, pondent, d'abondance, les élucubrations les plus diverses et, trop souvent, les plus dépourvues d'intérêt.

Actuellement, il n'est pas un élève de cours supérieur aux écoles communales ou un potache de quatrième, au lycée, qui ne se sente l'étoffe d'un scénariste de talent.

Si vous étiez comme moi et quelques-uns de mes collègues d'une grande firme cinématographique, obligés de lire, entre, ou après vos repas, les divagations de toute cette jeunesse, vous éprouveriez une stupéfaction mêlée d'une pointe d'écœurement.

Il ne suffit pas de plagier une nouvelle lue dans un journal quelconque ou de faire une narration, sorte de compte rendu d'un roman, pour s'intituler « auteur de scénarios ». Il ne suffit pas non plus d'extraire d'une pièce de théâtre connue, l'analyse du sujet, pour en faire une œuvre cinématographique.

Et d'abord, un scénario n'est pas une nouvelle. Un scénario n'est pas une histoire plus ou moins intéressante où la psychologie des caractères doit dominer. Un scénario n'est pas nécessairement une page de style ; c'est tout autre chose. C'est le découpage, soit d'une pièce de théâtre, soit d'un roman d'auteur connu, soit d'une œuvre d'imagination, mais dans laquelle il y a une série d'actions susceptibles d'être cinématographiées et d'intéresser le public.

Je mets en fait, ainsi que je le disais plus haut, que neuf auteurs de scénarios sur dix, ignorent ce qu'est un scénario et, lorsque je lis, pour mes péchés, cette avalanche d'histoires indigestes, je suis chaque fois tenté de convoquer les signataires, pour leur donner les premiers éléments d'un métier et d'un art qu'ils ignorent totalement... Mais ils sont trop, et cette tâche serait au-dessus de mes forces.

Il faudrait, d'ailleurs, que les journées aient quarante-huit heures, car les huit heures de travail prévues ne suffiraient pas à recevoir tous ces braves gens et à leur donner individuellement les conseils nécessaires.

Les auteurs de scénarios se divisent

généralement en deux classes. Dans la première, on doit ranger ceux qui, dépourvus d'imagination, se contentent de prendre un roman qui leur a plu et d'en faire une analyse succincte, s'imaginant que la maison d'édition à laquelle ils proposent leur travail, se jettera dessus comme la pauvreté sur le monde et n'hésitera pas à exposer 100, 200 ou 500.000 francs pour réaliser l'idée qui lui est soumise.

Dans la seconde catégorie, on peut classer les « imaginatifs », ceux qui croient avoir trouvé une idée « neuve » et qui oublient qu'en dehors de l'orgueil, de l'ambition, de la haine et de l'amour, et de deux ou trois autres mobiles, il n'est guère possible, au vingtième siècle, de trouver des passions « avouables » dont la mise en œuvre intéresserait le public.

De plus, ces auteurs improvisés de scénarios, s'imaginent que toutes leurs idées peuvent être cinématographiquement réalisées et, d'autre part, ils en négligent d'autres qu'ils supposent ne pouvoir être réalisées au cinéma et qui, cependant, produiraient des effets certains.

Parmi ceux qui croient que le résumé d'un roman suffit à un metteur en scène, la plupart ignorent que, dans les meilleurs romans, il est une quantité de pages captivant le lecteur et totalement dépourvues d'intérêt au cinéma. Je veux parler des pages descriptives et des « analyses d'états d'âmes » ou analyses psychologiques.

Le cinéma étant essentiellement un art muet, à moins d'illustrer le film de titres et de légendes interminables, le fait de voir un monsieur accoudé sur sa table, le front entre ses mains, réfléchissant longuement sur les difficultés de sa situation, n'intéresse le public que très médiocrement.

La « Tempête sous un crâne » suspendra peut-être la respiration d'un spectateur, au théâtre, mais « barbara », si j'ose m'exprimer ainsi, le spectateur de cinéma, surtout si les réflexions du personnage se prolongent pendant 75 mètres.

Et maintenant, me direz-vous, qu'est-ce qu'un scénario ?... Racontez-nous cela, puisque vous êtes si calé (?).

C'est très simple et, en même temps, très compliqué.

Si j'avais (ce qu'à Dieu ne plaise) à « commettre » une œuvre de ce genre, je commencerais pas rédiger en deux ou trois pages, au plus, un canevas, un résumé, une synthèse du sujet. Ceci, à seule fin de permettre aux éditeurs éventuels de se rendre compte de l'intérêt de l'action proposée.

Cela fait, je prendrais une belle feuille de papier et, en regard du nom de chaque personnage, du drame ou de la comédie, je camperais résolument mon bonhomme ou ma bonne femme.

Je dirais par exemple :

PERSONNAGES

« — Jean de Marsan : 28 ans environ, beau garçon, brun, taille élevée, râblé, figure sympathique, petite moustache (pas à la Charlot) front découvert, le regard franc et loyal, élégance native, pas de bijoux, portant toujours des costumes de coupe soignée qui ne sentent pas la « confection ».

« — Yvonne Sainclair : 19 ans. Blonde, type de la vraie jeune fille et non pas de la « demi-vierge ». Beaucoup d'ingénuité sans sottise ni fausse prudence. Assez grande, bien faite, attaches très fines, racée, porte avec aisance des toilettes simples, mais de bon goût, très affectueuse avec son père, plus réservée avec sa mère. »

« — Adolphe Calot, dit « L'Enclume », parce qu'il passe pour être atteint d'une surdité presque totale. En réalité, il entend très bien, et comme on ne se méfie pas de lui, il recueille une quantité de renseignements intimes, dont il fait sournoisement le plus déplorable usage. Vaguement « indicateur » de la Police, il trahit l'Administration lorsque son intérêt personnel est en jeu. Au physique, 35 ans environ, calvitie très accentuée, imberbe, le teint bilieux, boîte un peu en marchant, mais quand il s'observe, il dissimule facilement sa claudication. Porte des lunettes d'or, à verres légèrement fumés, derrière lesquelles il masque ses petits yeux perçants et scrutateurs. Un faux bonhomme papelard, sorte de Rodin.

« Se grime et se maquille avec habileté et excelle à porter les costumes ou déguisements les plus divers, le smoking et la blouse. Il parle facilement le langage des personnages qu'il incarne, tour à tour cultivé et grossier. L'argot n'a pas de secrets pour lui... »

Je n'insiste pas, certain que le lecteur aura compris.

Lorsque l'auteur du scénario aura campé et décrit tous les personnages, tout au moins ceux qui prennent une part active à l'action, il facilitera singulièrement le travail du « metteur en scène », car, muni de ces précieux renseignements, celui-ci choisira dans la pléiade d'artistes qui sollicitent des engagements ou de simples cachets, ceux qui, physiquement d'abord et « moralement », lui paraîtront les plus propres à incarner les « types » du drame.

Exemple : Le rôle de Yvonne Sainclair, notre héroïne, ne saurait être confié à la célèbre « Badinguette », mais Mlle Pasca y excellerait. C'est donc à Mlle Pasca que s'adressera le « metteur en scène ».

Cette besogne préparatoire achevée, il s'agit de « découper » le scénario.

Par découpage, on entend la mise en scène détaillée et le jeu de chaque acteur minutieusement réglé, tableau par tableau, et ce n'est pas une petite affaire.

Exemple : Tableau 53 :

Intérieur d'un cabaret mal famé :

1^o Adolphe Calot, attablé avec deux individus à mine patibulaire, péroré d'abondance et porte fréquemment sa main droite « en cornet » à son oreille, pour mieux entendre les répliques de ses compagnons.

Calot verse, coup sur coup, à ses deux interlocuteurs, des rasades de vin. Il s'en verse aussi à lui-même, mais très habilement, il jette sous la table le contenu de son verre.

2^o Au comptoir, — où trône le bistro, gros homme à figure rubiconde, manches de chemise retroussées sur les avant-bras, — éclate brusquement une querelle entre deux apaches.

3^o Le bistro passe sur le devant du comptoir, empoigne les deux batailleurs par la peau du dos, les pousse vers la porte, qu'ouvre un client complaisant. Puis il referme la porte et reprend placidement sa place derrière le comptoir ;

4^o Sur le trottoir, devant le cabaret. Vague éclairage d'un bec de gaz situé à quelque distance. Les deux apaches s'élancent l'un contre l'autre. L'un a tiré un couteau qu'il dissimule dans sa manche. L'autre a vu le geste et, sortant un revolver de sa poche, se campe résolument devant son adversaire et dit :

Ecran (ou titre). — Pas de ça « Lisette ! »... si tu ne remises pas ton lingue... je te brûle !...

5^o Les deux apaches se lancent un regard de défi haineux et s'éloignent chacun dans

une direction différente... Des agents apparaissent dans l'ombre.

6^o Adolphe Calot, toujours attablé au fond du cabaret avec ses deux louches partenaires. Pendant que l'un d'eux se soulève de sa chaise et va en titubant allumer sa pipe près du comptoir, Calot glisse rapidement un billet dans la main de son second compagnon, mais le premier, revenant vers la table, sa pipe allumée, a aperçu ce geste et secoue la tête en ayant l'air de



Fig. 1
1^o Groupe de personnages.



2^o Un seul personnage reste et sa figure s'estompe progressivement.

dire : « Bien, mes gaillards... continuez, je n'ai rien vu. »

Fermeture à l'iris.

En résumé, ces numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, sont des subdivisions du tableau 53. Ce sont autant d'indications de jeux de scène s'effectuant dans le même milieu, dans le même décor.

A la fin du N° 6, nous avons porté l'indication technique : « Fermeture à l'iris (fig. N° 1). »

Par une : « Ouverture à l'iris » commence le tableau n° 54 du scénario, les différentes scènes de ce N° 54 se déroulent dans un tout autre milieu et dans un décor absolument différent de celles du n° 53.

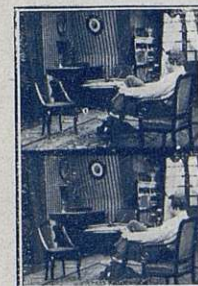
TABLEAU 54

Ouverture à l'iris

N° 1. Nous nous retrouvons au château des Glandiers, appartenant à la famille Sainclair.

Lorsque « l'iris » est complètement ouvert, nous apercevons un intérieur assez luxueux mais de bon goût : chambre à coucher de jeune fille avec des meubles en laqué blanc. Les murs disparaissent sous une tenture de toile de Jouy à rames discretes. Le lit dans une sorte d'alcôve à gauche. Au fond, une porte à deux battants ; à droite, en pan coupé, une petite porte communiquant avec le cabinet de toilette. A droite, également, une grande fenêtre à petits carreaux, donnant sur un balcon. Par la fenêtre entr'ouverte, on aperçoit les arbres du parc. A droite, en premier plan, une jolie petite commode Louis XVI. Devant, une bergère du même style ; quelques jolis meubles et quelques jolis bibelots. Tout à fait en premier plan à gauche, un canapé.

2^o Yvonne Sainclair entre précipitamment par la porte du fond. Elle est suivie de près par sa vieille nourrice Marianne. Yvonne paraît en proie à une vive émotion. Elle s'effondre sur le canapé en premier plan, à gauche. Marianne s'approche d'elle et tente vainement de la consoler :



1^o Le jeune homme est seul, assis dans son fauteuil.



2^o Sa fiancée lui apparaît, assise sur la chaise vide en face de lui.

Fig. 2

Ecran : — Mais tout s'arrangera, ma mignonne !... ne vous désolés pas comme cela, votre maman finira par se convaincre...

3^o Yvonne, toujours en premier plan, sur le canapé, songe, la tête entre ses deux mains, les coudes appuyés sur les genoux : *Vision — fondu* (figure n° 2 représentant une vision).

4^o Un parc... dans une allée, deux jeunes gens se promènent... Yvonne, habillée de blanc, au bras de Jean de Marsan.

Fermeture au volet (figure n° 3).

5° Etc., etc., etc., etc., etc...

Je pourrais continuer jusqu'à demain, à moins que je ne sois obligé de m'arrêter en route, car je n'ai point la moindre idée du scénario dont je vous dessine le schéma.

Les indications qui précèdent sont purement théoriques, mais, à moins de m'être grossièrement trompé, j'espère qu'elles suffiront aux débutants qui voudraient



Fig. 3

1° Assise sur son lit, la jeune fille songe. 2° Le volet glisse progressivement.

s'essayer dans cet art difficile et qu'ils me comprendront.

Ils se rendront compte également de la somme de travail formidable que représente le découpage et la mise au point d'un scénario tiré d'une œuvre importante, prenons comme exemple *Travail*, de Zola.

J'ai ce scénario entre les mains et j'estime, n'en déplaise à notre ami Pouctal qui m'en voudra peut-être de blesser sa modestie, que c'est un des chefs-d'œuvre du genre.

Ce scénario comportait, si j'ai bonne mémoire, quatre gros fascicules donnant la description détaillée de 525 tableaux, subdivisés chacun en un nombre de numéros,

jeux de scène, etc., variant de 5 à 30. La multiplication est facile à faire. En prenant la moyenne de 15 numéros par tableau, nous arrivons au total impressionnant de 7.875 indications précises de jeux de scène ou de gestes, d'attitudes, des personnages multiples qui évoluent dans cette œuvre magistrale, véritable monument de l'art cinématographique...



Ouverture à l'iris.

1° Figure de la vieille man. 2° On l'aperçoit tout entière en train de travailler.

Mais, je m'arrête, car j'aperçois sur un coin de table, dans le bureau de notre sympathique rédacteur en chef, une paire de ciseaux qui ne me dit rien qui vaille.

Je n'aurai pas tout à fait perdu mon temps si j'arrive à persuader nos lecteurs 1° qu'un scénario n'est pas ce qu'un vain peuple pense ; 2° que s'il y a beaucoup d'appelés, il y a fort peu d'élus, parce que sur cent « appelés », il n'y en a pas deux, qui connaissent l'A. B. C. d'un métier qu'il faut apprendre, hélas, comme tous les métiers, et souvent à ses dépens.

C'est la grâce que je ne vous souhaite pas. Ainsi soit-il !

HEBERTAL.

Lire la semaine prochaine l'article de J.-L. CROZE

La Mode et le Costume des Femmes

AU CINÉMA

Il semble bien que la plupart des metteurs en scène, français ou étrangers, et je ne veux parler que de ceux qui s'efforcent d'élever le cinéma à la dignité d'un art nouveau, n'aient pas, jusqu'à ce jour, prêté une attention suffisante à la question « toilettes féminines » chaque fois qu'il s'agit de « tourner » une comédie ou un drame modernes. Les stars s'habillent suivant leur goût qui n'est pas toujours sûr, ou s'abandonnent aux fantaisies d'une couturière désireuse de « lancer » un modèle plus ou moins heureux, mais qui exalte le plus souvent certaines outrances. On ne tient compte ni du caractère, ni des sentiments, ni de la beauté physique du personnage, ni des intérieurs avec lesquels le costume devrait s'harmoniser, ou dans le cadre desquels il devrait provoquer de savoureux contrastes et aider ainsi à l'expression psychologique. Et certaines « rééditions » de films qui mériteraient pourtant de figurer au répertoire du futur « théâtre français » du cinéma, ont démontré suffisamment cette erreur. Le public est frappé du désaccord brutal qui existe parfois entre les toilettes des femmes et l'atmosphère même du film. Avec le temps, il en résulte un ridicule sans charme qui contrarie le plaisir que l'œuvre dispense. Je suis certain, par exemple, que les toilettes de Fanny Ward desserviront grandement dans l'esprit des spectateurs de demain, le talent si profondément émouvant de cette grande artiste.

Les femmes ont trop tendance à céder aux seules suggestions de la mode du moment. Les metteurs en scène n'agissent pas, soit par indifférence, soit par incapacité, ou plus simplement, parce qu'ils n'ont pas songé au problème. S'ils prétendent travailler pour l'avenir, ils ont tort. Leur œuvre, par leur faute, porte ainsi une tare qui s'aggrave avec le temps.

Grâce au génie des hommes, en effet, la mode évolue dans les limites d'un domaine qui lui est propre et qui, nécessairement, puisqu'elle n'est qu'un fragment de l'esthétique générale par son but, conserve des rapports constants avec l'art. Le costume qui, de nécessité individuelle, est devenu une des formes agréables qui empruntent à la beauté pure ou à la fantaisie de quoi plaire aux yeux, cherche à provoquer

en nous une jouissance comparable à celle que nous procure le spectacle d'une œuvre d'art originale. Or, le costume se partage deux tendances pratiques éternelles : l'ajusté et le drapé. Le drapé est le triomphe de la ligne, l'ajusté celui de la couleur. Il s'agit donc d'abord d'analyser la mode du moment, de façon à en dégager tous les éléments qui la constituent et, grâce à cette analyse nécessaire, d'arriver ainsi à la synthèse. Et le costume ne devient pas seulement, de la sorte, une stylisation sobre et grave, car il peut emprunter aussi bien à la fantaisie ses formes essentielles.

Lorsque la seule fantaisie est recherchée, la couleur doit l'emporter sur la ligne, car la couleur trouve d'abord et seulement son succès dans l'œil, contrairement à la ligne qui ne se sert de l'œil que pour pénétrer jusqu'à l'esprit.

La ligne semble donc devoir être sacrifiée chaque fois qu'elle se montre inférieure à la couleur dans l'expression ou l'effet recherchés. Il faut plaire — c'est une

règle essentielle de la mode — et ici, la beauté doit céder le pas à la grâce aimable, au charme extérieur, à la folie superficielle qui parle aux sens, parce que la beauté ne parle qu'à l'âme. Au cinéma, on ne peut jouer encore qu'avec le blanc et le noir, mais les mille nuances délicates s'y expriment avec une intensité extraordinaire. Et le blanc, notamment, si longtemps banni, parce que, prétendait-on, non photogénique, est capable de surgir avec une richesse inouïe. On ne devient pas peintre en dix leçons.

Lorsque, au contraire, l'on s'efforce vers une recherche de beauté pure, le costume — tenant compte essentiellement du caractère extérieur exprimé par le corps et le visage — doit s'harmoniser avant tout avec les formes intimes du sentiment, dévoilées par l'esprit et le cœur, par l'âme. Ainsi il aide à l'expression psychologique et enrichit le drame. Et ainsi encore, après avoir représenté, dans sa réalisation générale, le goût de son époque et aidé à situer exactement l'action, il demeure la plus vivante peinture qui soit du seul caractère propre à la femme qui le doit porter. Il n'est plus une image, il devient une illustration et, par là, contribue à l'unité de l'œuvre.



Le Costume préféré de Pearl White

¶ D'ailleurs, le costume est un élément décoratif qui égale en importance le décor lui-même.

nous, une des premières recherches originales s'est révélée dans le costume d'Eve Francis pour



Le Costume "Type" de Francesca Bertini que la grande artiste italienne se plut à porter, pour "tourner" ses plus célèbres productions.



Agnès Ayres, dans le rôle de *Cendrillon*, la dernière production de Cécil B. de Mille.

Et on ne saurait faire impunément abstraction de celui-ci dans le choix de celui-là. Quelques-uns l'ont déjà compris qui ne se contentent plus du banal intérieur constitué au hasard d'une location de brocanteur. Et des artistes ont manifesté leur souci de présenter leurs personnages dans un cadre adéquat à l'action.

Ainsi Pearl Withe, Talmadge, Maë Murray, ont prouvé leur souci de composition par une recherche de costumes d'une fantaisie harmonieuse; Pauline Frédérick, surtout, nous a montré des toilettes somptueuses et riches qui, jamais, ne pouvaient choquer notre goût et caractérisaient, sans aucun ridicule, la mode d'une saison. D'autres, comme Francesca Bertini, semblent avoir élu un « type » de costume sur lequel elles se permettent seulement de faire surgir des variations appropriées. Chez



La robe peinte d'Eve Francis dans *La Fête Espagnole*

la Fête Espagnole. Dessinée et réalisée spécialement pour l'écran, la robe blanche à dessins floraux s'harmonisait admirablement avec le décor de la terrasse, en jouant avec l'ombre des feuillages dont elle rappelait le délicat frémissement. Elle contribuait également à donner cette impression de lumière éclatante, d'éblouissement, dont le film était tout pénétré.

Nous avons le droit de devenir de plus en plus difficiles. Il y a tant de choses à découvrir dans le cinéma que nous en comprenons le désordre. Mais, peu à peu, la formule se complète. Le chef-d'œuvre est avide de perfection. Et on ne saurait rien négliger qui contribue à l'unité et à la beauté d'un film, et surtout d'un film qui prétend à nous émouvoir et à provoquer notre admiration

LÉON MOUSSINAC:

Fred Blake et ses acolytes avaient adopté ce coin retiré de Brooklyn, espérant se cacher plus facilement dans le remous compact de la population, et avaient transporté leurs pénates au cinquième étage d'une maison ouvrière, où ils espéraient qu'on n'irait pas les chercher.

Betty allait les y retrouver quand cette fortuite rencontre s'était produite.

— Vous ici, mademoiselle ! continuait-il. Que s'est-il donc passé que vous soyez encore à New-York ?

Elle comprit que c'était la même erreur qui recommençait. Comme chez lui, il la confondait de nouveau avec l'habitante de River Side dont elle était le sosie.

Toute explication était donc inutile entre eux : le plus prudent était de s'échapper de ses mains sans lui en donner aucune, et de se débarrasser, le plus vite possible, de l'importun.

Elle le toisa avec hauteur, puis pressant le pas :

— Mais, répondit-elle, je ne vous connais pas, monsieur !... Vous êtes bien osé de m'aborder ainsi !...

Une exclamation jaillissait déjà des lèvres de Ralph, un cri de surprise et de reproche, quand, brusquement, ses yeux se dessillèrent.

Il eut l'intuition très nette que, malgré cette ressemblance incroyable qui les faisait prendre l'une pour l'autre, ce n'était point Maud qu'il avait devant lui.

Cette fois, c'était l'autre !

L'autre, si complètement semblable à Maud qu'il avait failli encore se laisser prendre à l'éclat métallique de sa chevelure, à la douceur de son regard, à son allure souple et svelte, à ses traits délicats et fins, — au son même de sa voix !

Il reprit aussitôt son sang-froid. Quelle qu'elle fût, il la tenait. Il ne la lâcherait point. Cette femme était précieuse pour lui. Il bénissait même le hasard qui l'avait mise si vite sur sa route.

Elle pouvait témoigner de son innocence. Sa déclaration établissait l'exactitude de l'alibi qu'il avait vainement invoqué auprès des policiers. Elle n'était pas miss Morton, soit ! Mais, tandis que s'accomplissait, dans son appartement, le crime abominable dont il était faussement accusé, il ne l'en reconduisait pas moins, elle, en auto, à River Side !

— N'importe ! répartit-il avec force... ce que vous êtes, ça m'est égal !... seulement, j'ai besoin de vous !... vous allez me suivre immédiatement, chez le chef de la police !...

Cela faisait naturellement moins encore l'affaire de la belle fille.

Elle avait de sérieuses raisons pour ne pas tenir à l'accompagner ainsi.

— Que diable ! s'écria-t-elle, allez-vous me laisser tranquille !...

Et comme elle s'éloignait déjà, il la saisit par le poignet et la retint.

— Vous ne vous en irez pas... Nous avons un petit compte à régler...

Elle se débattait de son mieux, cherchant à se dégager pour s'enfuir.

— Lâchez-moi !... je n'ai rien à vous dire !... Je ne vous connais pas !... Vous êtes un malotru !

— C'est possible, fit-il d'un ton calme... mais il faut que j'éclaircisse votre rôle dans la comédie que vous m'avez jouée... Qu'avez-vous fait chez moi ?... Pourquoi m'avez-vous permis de vous ramener à une villa où vous n'habitez pas ?... Tout cela est louche, et j'en veux avoir le cœur net !... Allons, venez avec moi de bon gré !...

Ces paroles ne faisaient qu'accroître le désir de Betty de lui échapper.

Mais Ralph la tenait bien.

Soudain, un secours inattendu vint à la jeune fille, alors qu'elle désespérait de reconquérir sa liberté, sous la forme d'un passant qui apparut au tournant de la rue.

Alors, ne perdant pas la tête, elle se mit à crier :

— A l'aide !...

L'autre, voyant cette femme brutalisée par son compagnon, s'approcha et s'informa :

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a, monsieur, gémit Betty, que cet individu s'est permis de me relancer... et me tient des propos malhonnêtes... Au nom du ciel, délivrez-moi !...

L'inconnu s'adressa avec indignation à Ralph.

— Vous ne vous conduisez pas en gentleman, monsieur, lui dit-il. Veuillez, je vous prie, laisser Mademoiselle...

— Monsieur, répartit Ralph, se contenant avec peine, il m'agrérait fort que vous vous mêlassiez de ce qui vous regarde... J'ai une explication à avoir avec cette personne, et j'entends qu'on ne me vienne pas déranger !...

Après son intervention chevaleresque, le passant ne pouvait se contenter d'une semblable réponse.

Il fit mine de se jeter sur Ralph.

Pour se défendre, celui-ci dut abandonner sa prisonnière. Elle en profita pour se sauver, sans demander son reste, de toute la vitesse de ses jambes.

Cela ne faisait guère l'affaire du jeune homme. Furieux d'être contrarié dans ses projets, voyant lui échapper la preuve de son innocence, il envoya un vigoureux coup de poing sur le visage de l'homme qui prétendait l'empêcher de s'élancer à la poursuite de Betty.

Le malheureux s'effondra sur le sol, avec un sourd gémissement.

La jeune fille continuait sa course, tournait la rue, en prenant une autre, faisait plusieurs détours, sans hésiter à travers ce quartier qu'elle semblait parfaitement connaître, et arrivait enfin devant une immense maison ouvrière.

Sans perdre de temps à regarder derrière elle, elle entra, grimpa quatre à quatre cinq étages, s'arrêta devant une porte où elle frappa deux petits coups secs, puis trois.

Celle-ci, aussitôt, s'ouvrit.

C'était là qu'habitaient Fred Blake et sa bande.

— Ah ! te voilà ! s'écria-t-il avec joie, en voyant apparaître la nouvelle venue.

Elle se laissa tomber, toute essoufflée, sur une chaise, tandis que, remarquant l'angoisse peinte

sur ses traits, et son air bouleversé, il s'inquiétait :

— Qu'est-ce qu'il y a de cassé ?... T'en fais une tête !...

Elle reprit haleine un moment.

— Ouf ! quelle alerte ! expliqua-t-elle enfin. Le type qui m'a conduite en taxi l'autre jour, vous savez bien !... nous nous sommes rencontrés, nez à nez, tout à l'heure... il ne voulait pas me lâcher !... il parlait même de m'emmener au bureau de police.

— Singulière idée ! gronda Jim entre ses dents...

— Heureusement, continua Betty avec un soupir de soulagement, qu'un passant est intervenu... J'en ai profité pour courir jusqu'ici. Pourvu encore qu'il ait perdu ma trace... mais, c'est bien probable... il est sûrement encore en train de se battre avec mon défenseur !...

— Et ce n'était pas le moment de te faire pincer, ma fille ! conclut Fred. Nous avons justement besoin de toi... le « Rat » en parcourant le *New-York Herald*, vient d'y découvrir une petite note qui nous intéresse au plus haut point.

— Le « Rat », ricana Barney, n'a pas son pareil... ça vaut son pesant d'or, faudra voir aussi à lui faire une bonne part dans la combine... hein, patron ?...

— Tu n'as jamais eu à te plaindre de moi, n'est-ce pas, mon petit ? répliqua sèchement Blake.

— Non, patron !...

— Alors, ferme ça !... Regarde plutôt, continua-t-il, en tendant le journal à Betty.

Elle y jeta les yeux, et à l'endroit qu'il lui désignait du doigt, elle lut :

Déplacements et villégiatures

Nous apprenons que M. Morton est parti avec sa fille pour ses usines de Gold-Mountain.

— Eh bien ? interrogea-t-elle, ne voyant pas où il voulait en venir...

— Tu ne comprends pas, ma gosse ?... Ce coup que nous avons manqué l'autre jour, voilà l'occasion de le recommencer !... et cette fois, on ne le ratera pas, je t'en fiche mon billet !...

Et, se tournant vers ses acolytes, il ajouta :

— Demain, nous prenons le train pour Gold Mountain.

III. — Un contre trois

Malgré l'espoir de Betty, Ralph n'avait cependant pas perdu sa trace.

Débarrassé de son adversaire qui reprenait lentement ses sens dans le ruisseau où il était tombé, il s'était élancé derrière elle, résolu à faire l'impossible pour la rattraper et apprendre enfin de sa propre bouche qui elle était.

Il la vit ainsi, après plusieurs détours successifs, qui ne lui firent pas perdre sa piste, entrer dans un immeuble situé dans une rue écartée.

Il y avait pénétré derrière elle, l'avait suivie dans l'escalier et aperçue frappant à une porte qui s'ouvrit aussitôt pour la laisser passer.

C'était évidemment quelque habituée de l'endroit. Sa première pensée fut d'aller chercher des agents. Il faudrait bien qu'elle leur ténioignât de l'alibi qui l'innocentait. Mais n'était-il point possible que, pendant ce temps-là, elle s'échappât ! Le seul résultat serait que, lui, demeurerait entre les mains de la police, et c'était, avant tout, ce qu'il

importait d'éviter. D'un autre côté, frapper à cette porte à son tour était peut-être également dangereux pour lui. L'inconnue avait sans doute des complices. Si c'était eux qu'elle était allée rejoindre, il risquait de tomber dans un guet-apens d'où il n'était pas certain de sortir sain et sauf. Pour arriver jusqu'à elle et la surprendre avant qu'elle eût eu le temps de s'enfuir de nouveau, il était urgent d'organiser autre chose. Il examina rapidement les lieux, puis prit une brusque décision. Au fond du corridor, il y avait une porte vitrée. Il alla voir où elle donnait. C'était sur l'escalier de secours en cas d'incendie, qui zigzagait, étage par étage, le long de la muraille de l'immeuble. Il se glissa sur la balustrade de fer et atteignit une fenêtre qu'il supposait être une de celles de l'appartement où la fugitive avait trouvé asile. Un bruit de voix l'arrêta. Il s'approcha doucement. La partie inférieure de la croisée était relevée. S'effaçant contre le mur, il resta sur place, écoutant tout ce qui se disait dans la pièce où étaient réunis les quatre complices.



Film Pathé

— Ne tirez pas ! fit-elle.

Ceux-ci, tout à leur discussion, ne l'avaient pas entendu venir.

Ce fut ainsi qu'il apprit leur odieux projet, et la nouvelle tentative que Blake avait préparée contre miss Morton.

Les misérables ayant appris le départ de celle-ci pour Gold Mountain, comptaient s'y rendre, espérant trouver fortement une revanche à leur échec de la veille !

Son sang ne fit qu'un tour.

Il devait intervenir et les empêcher, coûte que coûte, d'entreprendre leur abominable machination.

Aussi, prenant une décision soudaine, insoucieux du danger qu'il courait, il sauta, d'un bond, dans la chambre.

Au bruit qu'il fit en retombant sur le plancher, les bandits sursautèrent, épouvantés, et demeurèrent cloués de stupefaction en apercevant, surgissant ainsi au milieu d'eux, cet homme qu'ils croyaient mort.

Mais Blake avait, le premier, recouvré son sang-froid, et sortant prestement son browning, il le braqua sur l'intrus, lui criant :

— Haut les mains !...

C'est un mot qui produit toujours son effet magique.

Sans armes, le jeune homme ne pouvait qu'obéir.

Ce fut ce qu'il s'empessa de faire.

Mais tandis que Blacké le tenait en respect sous la menace de son revolver, Jim et le « Rat » s'étaient glissés derrière lui et cherchaient à le terrasser.

Il résista de son mieux à cette attaque imprévue.

Lutte acharnée, effroyable, sans merci, où il était seul contre trois, dans une petite chambre où il n'avait pas même la liberté de ses mouvements.

Que pouvait-il faire contre des adversaires résolus à sa perte ?

Ce fut en vain qu'il prodiguait les swings où il était passé maître : les autres, sur leurs gardes, parvenaient à les éviter.

Bientôt, il eut le dessous.

Il s'effondra sur le sol, meurtri et impuissant, maintenu solidement par Jim et Barney, tandis que Blacké, penché vers lui, l'air féroce, lui disait avec rage :

— Eh bien, damné garçon, cette fois nous vous tenons !... A nous deux !... nous allons pouvoir liquider notre petit compte... j'avais raison de vous dire que nous nous retrouverions un jour ou l'autre !... Ah ! vous vous mêlez de nos affaires ?... vous délivrez nos prisonnières... vous prétendez même, à ce qu'il paraît, nous livrer à la police !... et maintenant voilà que vous nous espionnez ?... Tonnerre... Ça dépasse les bornes !...

Tout en parlant il avait approché son arme de la tempe de son adversaire, et se préparait à lui brûler la cervelle.

— Misérable ! bandit ! assassin ! lui cria Ralph en essayant vainement de se débattre. La mort ne l'effrayait point. Il avait fait déjà

le sacrifice de sa vie pour sauver celle qu'il aimait. Il était prêt à tout. Si c'était lui qui avait eu le dessus, il n'eût pas épargné ses ennemis. Il ferma les yeux, et le visage délicieux de miss Morton se dressa devant lui, si souriant, si blond, qu'un frisson d'amour éperdu le glaça tout entier, plus fort que son angoisse.

— Maud ! murmura-t-il, dans un appel suprême...

Blake allait presser la détente, et consommer son crime, quand Betty qui, du fond de la pièce, avait suivi, impassible et muette, cette scène dramatique, intervint tout à coup, et posant sa main devant le browning :

— Ne tirez pas, fit-elle...

Fred, surpris, laissa retomber l'arme, et regardant sa complice, en fronçant les sourcils :

— Ah ça, interrogea-t-il, d'un ton menaçant, qu'est-ce qui te prend ?

— Etes-vous fou, dit-elle tout bas... vous voulez donc que cette détonation donne l'alarme ?... vous oubliez qu'il y a des voisins... et puis, qui vous dit que la police n'est pas là, tout près, attendant un signal pour vous tomber dessus... il a pu la prévenir... méfions-nous !...

La justesse de cette observation frappa l'aventurier.

— Tu as peut-être raison, Betty... on ne sa t jamais !... il vaut mieux agir avec prudence...

Il se gratta la tête, ce qui était chez lui signe de perplexité ; puis, prenant enfin une décision, il se tourna vers ses acolytes :

— Venez ici, Barney et Jim... Je vais vous expliquer ce que vous allez faire... ce gaillard-là ne perdra rien pour attendre...

Deux minutes plus tard, Ralph était solidement ligoté sur le lit de fer qui se trouvait dans la pièce, tandis qu'un bâillon, adroitement posé sur la bouche, tout en lui laissant le nez libre, l'empêchait de crier, et non de respirer.

— Maintenant, ordonna Blake, sortons.

Le « Rat » demeura seul en face du prisonnier.

— A nous deux, vieux frère ! ricana-t-il sinistrement... t'as jamais été à la fourrière voir zigouiller des clebs ?... Je vais te montrer ça...

Il ferma la fenêtre, tira les rideaux avec soin, et, atteignant le bec de gaz fixé à la muraille, tourna la clé, l'ouvrit tout grand.

Le but des criminels était facile à deviner. Peu à peu, le gaz envahirait la pièce, asphyxierait Ralph, mis hors d'état d'appeler et de bouger.

Sa besogne terminée, le bandit salua d'un grand geste sa victime :

— Adieu, s'esclaffa-t-il, du seuil de la porte, nous nous reverrons là-haut !... dans un monde meilleur...

Et il rejoignit ses complices qui l'attendaient sur le palier.

Un instant plus tard, toute la bande avait disparu.

Mais il était écrit que l'heure suprême n'avait pas encore sonné, ce jour-là, pour Ralph.

Combien de temps se passa-t-il ? Dans ces dramatiques circonstances, les secondes deviennent des heures, les minutes des siècles.

Ralph essayait vainement de se débarrasser

de ses liens. Ils étaient solides. L'asphyxie faisait son œuvre lentement, l'engourdissant d'une somnolence douloureuse contre laquelle il se débattait de plus en plus difficilement.

— Je ne veux tout de même pas mourir ainsi ! répétait-il, reprenant courage avec une énergie surhumaine...

Enfin, au moment où il allait désespérer, et s'abandonner à son sort, ses efforts furent soudain récompensés.

Il parvint à détacher, avec ses dents, un nœud de la corde qui l'immobilisait sur le lit, et put se laisser glisser sur le plancher.

Puis, se traînant jusqu'à la porte, il y donna de grands coups de pied, espérant ainsi attirer l'attention des voisins.

Il avait bien calculé.

Ses appels furent entendus par une brave femme, habitant le même palier, et qui, rentrant chez elle, passait justement dans le corridor à cet instant.

S'approchant, elle sentit l'odeur du gaz.

Pressentant quelque drame, elle se hâta de prévenir son mari.

Celui-ci n'hésita point.

Il se mit immédiatement en devoir d'enfoncer la porte.

Tandis que, sur son ordre, sa femme retirait le bâillon de Ralph, et détachait ses liens, il courait à la fenêtre, l'ouvrait toute grande pour laisser pénétrer l'air pur, puis se dépêchait de refermer le bec de gaz.

Il s'agissait, évidemment, d'un crime ; il résolut donc d'appeler de suite les agents, et, s'adressant à sa compagne :

— Continue à le soigner, toi, dit-il, moi je vais quérir la police !...

Ralph, à ces mots, tressaillit. La police ? c'était n'avoir échappé à un danger que pour tomber dans un autre ! La situation était plus grave encore pour lui.

S'il tenait à la liberté, il importait qu'il eût disparu avant qu'elle n'arrivât.

— Madame, supplia-t-il, quand l'homme se fut éloigné, ayez la bonté de m'apporter un peu d'eau... je meurs de soif !...

La brave femme s'empressa de le satisfaire.

Il se leva alors, courut à la fenêtre et l'enjamba, cherchant son salut dans une fuite rapide.

A ce moment, les agents, ramenés par son sauveur, entrèrent dans la pièce.

Leur stupéfaction fut grande de voir la victime de l'attentat qu'on leur avait représenté comme demi-mort, suspendu dans le vide par les mains, au câble qui, tendu d'une fenêtre à l'autre, de chaque côté de la courette, servait à sécher le linge des locataires.

Soudain, ils poussèrent un cri.

Sous le poids de Ralph, la corde s'était rompue brusquement.

Il se serait infailliblement rompu les os dans cette effroyable chute, si, avec une stupéfiante, habileté, il ne s'était raccroché, au passage, à une corde qui se trouvait à une dizaine de mètres

au-dessous de l'autre, à la hauteur du premier étage.

Il put ainsi gagner le sol et s'enfuir à toutes jambes.

— Goddam, murmura en le voyant disparaître le détective, du ton de Javert constatant que la victime des Thénardier lui avait faussé compagnie dans la chambre du passage Corbeau, celui-là devait être le meilleur !...

DEUXIEME PARTIE

Chevauchée

I. — Dancing !

Depuis le jour où, vingt ans plus tôt, Mme Morton, succombant au spleen qui la minait, s'était enfuie avec Fred Blake de Gold Mountain, cette bourgade s'était complètement transformée en une ville débordante de mouvement et de prospérité, donnant un des plus étonnants spectacles de l'activité humaine.

C'est d'ailleurs le sort de toutes les cités qui s'élèvent tout à coup dans le Nouveau Continent, à l'endroit où de hardis pionniers venus de tous les coins du monde à la recherche de la fortune, ont dressé leurs tentes.

Cinquante ans sont à peine le temps qu'il fallut à un petit village appelé, avec mépris, par les Espagnols « Yerba Buena » pour devenir la fière et splendide San-Francisco qui s'enorgueillit aujourd'hui de plus de trois cent cinquante mille habitants.

Qui a produit ce miracle ?

Quelques simples pépites d'or découvertes en Californie.

Gold Mountain avec ses riches mines, d'où l'on pouvait extraire des minerais de toutes sortes, avait suivi cet exemple et avait surgi sur les bords verdoyants du lac Érié avec une rapidité particulièrement impressionnante.

Ses petites maisons, en bois selon la coutume du pays, alignées dans des rues qui semblaient tracées au cordeau et plantées de hauts arbres touffus, ombrageant leurs façades, s'échafaudaient coquettement en amphithéâtre, sur les flancs d'une colline occupée par un torrent, au lit escarpé et profond, où une eau limpide et claire rebondissait de cascade en cascade, avant d'aller, en gros bouillonnements, se perdre dans le lac.

Rien n'y manquait à présent, pas même un luxueux palace élevé au milieu d'un parc débordant des plantes les plus rares, et où se trouvait tout le luxe et tout le confort dont sont friands les Américains en voyage.

C'était là qu'étaient descendus M. Morton et sa fille, l'industriel ayant abandonné à son directeur la villa, trop pleine, pour lui, de tragiques souvenirs.

Maud, excellente écuyère, accompagnait souvent, à cheval, son père à l'usine, dans une ama-

zone à petits carreaux blancs et jaunes, dont la veste, s'ouvrant sur un gilet de drap clair, mouillait sa taille svelte ; la culotte bouffante, arrêtée par des leggings fauves, mettait en valeur le galbe élégant de ses jambes et la finesse de ses chevilles.

Tandis que M. Morton, enfermé dans le bureau de Mathews Harris, discutait avec son chef de service la question qui l'avait forcé à venir à Gold Mountain, et qui était une augmentation de salaire réclamée par ses ouvriers sous menace de grève, comme cela se produisait, en ce moment, de tous les côtés en Amérique, elle parcourait les établissements avec un contremaître qui lui en expliquait la marche et le mécanisme.

Les hauts-fourneaux crachaient leur fumée noire vers le ciel, les wagons circulaient en tous sens pleins de charbon, des bâtiments s'élevaient un bruit infernal, dans un halètement ininterrompu de concasseurs et de machines de toutes sortes.

On eût dit un cœur où mille veines faisaient affluer du sang généreux et, battant sans interruption, le renvoyaient vers d'autres artères, vivifiant, fécond et rajeunissant.

Et Maud revenait de ses excursions remplie d'admiration pour l'intelligence de son père qui avait su créer cette usine, et lui donner cette vie trépidante...

Quelques jours plus tard, cependant, Blake et ses complices arrivaient à leur tour à Gold Mountain.

Mais ils eurent soin de ne descendre dans aucun hôtel où ils eussent risqué d'être remarqués ; ils avaient toutes sortes de raisons pour vouloir garder le plus strict incognito.

L'aventurier loua, dans les environs de la ville, un petit pavillon désert, en bois, et composé de quatre pièces et d'une véranda.

Là, à l'abri de la police de New-York, il pouvait préparer tranquillement son coup hardi.

De nouveau, il s'agissait d'attirer miss Morton dans un guet-apens, pour la faire disparaître, et de lui substituer Betty.

— Ne nous pressons pas, expliqua Fred à ses acolytes, groupés autour de lui... Nous avons devant nous tout le temps nécessaire... Cette fois, manœuvrons avec prudence... Il ne faut pas rater notre affaire... Alors, pas de blagues, les gars !... ouvrez l'œil, et le bon !...

— Craignez rien... on fera du chic turbin, dit

le « Rat », en clignant de l'œil... et par où commençons-nous, patron ?

— Tu verras ! répondit laconiquement Blake, qui avait son idée.

Il avait résolu de bien étudier, tout d'abord, les habitudes du père et de la jeune fille, d'exercer autour d'eux une surveillance discrète.

Aussi, n'entendait-il laisser à personne ce soin délicat, et se mit-il, lui-même, en campagne, avec Jim.

Betty et Barney, pendant ce temps, demeuraient à la villa.

La jeune fille s'était effondrée dans un fauteuil, et les yeux mornes, étouffait de profonds bâillements, tandis que son compagnon, assis dans un confortable rocking-chair, se balançait paisiblement, tout en chassant, au-dessus de sa tête, la fumée de sa cigarette.

— C'est pas pour dire, mon pauvre « Rat », soupira Betty tout à coup, en s'étirant, mais ce qu'on se rase, tout de même, dans ce satané pays !...

— Fichtre oui..., répondit-il en hochant la tête, c'est pas rigolo du tout d'être enfermé dans cette cambuse... Seulement voilà... on n'a pas le choix... Si vous vous

trouviez nez à nez avec votre sosie, songez aux chichis que cela ferait... C'est pour le coup que le patron nous tomberait dessus !... Ah ! la, qu'est-ce qu'on prendrait !...

— Autrement dit, je suis séquestrée !

— Séquestrée ! répéta le « Rat »... vous voulez rire... et vous en avez de bonnes, quand vous vous y mettez... Allons, vous bilez pas et ne commencez pas le mélo !... le patron, simplement, juge préférable que vous ne mettiez pas votre joli petit museau rose dehors, pour le moment...

« Que diable ! il faut lui obéir !... c'est quelques jours à tirer !... bientôt vous serez libre de courir où le cœur vous dira !... »

La veille même, elle avait déjà appris à ses dépens qu'il n'était pas prudent de résister aux ordres du maître...

Prise d'une fantaisie subite, elle avait revêtu son costume de cheval et, descendant à l'écurie, avait sellé un double-poney que, sur la demande de l'aventurier, le propriétaire avait consenti à y laisser.

Mais, comme elle mettait le pied à l'étrier, elle s'était sentie saisie par la veste, tandis que d'une voix rude, Blake lui demandait :



Film Pathé

Dancing !

— Où vas-tu ?
 — Faire un tour de promenade !
 — As-tu donc oublié ce que je t'ai dit ?...
 Je t'ai défendu de sortir, jusqu'à nouvel ordre !...
 — Et si je ne veux pas rester à moisir ici ?
 répliqua-t-elle avec une mine de bravade...
 — Je saurai t'y forcer !...
 Il lui avait pris le poignet et, le serrant brutalement, la contraignait à plier les genoux.
 — Lâche ! cria-t-elle, tu me fais mal... veux-tu que j'appelle au secours ?... on me débarrassera de toi pour toujours !...

Il eut peur. C'était une fille à s'abandonner à un mouvement de colère irréparable. Il desserra la main, et d'un ton presque doux :

— Voyons, ma gosse, ne te fâche pas... j'ai été trop vif, hein ?... mais, comprends donc que c'est dans notre intérêt commun que j'agis... si on te voit, tout est perdu... la supercherie est impossible... là, sois raisonnable, reconduis ton cheval sans mauvaise humeur et va te déshabiller.

Alors, au souvenir de cette petite scène, elle soupira, résignée :

— Tu as raison, mon vieux Barney !... Si au moins, ajouta-t-elle en regardant autour d'elle nous pouvions dénicher quelque chose, ici, pour tuer le temps !...

Tout à coup, son visage s'éclaira.

Elle venait de découvrir, dans le fond de la pièce, une caisse laissée par le propriétaire. Elle souleva le couvercle.

— Un phono ! s'écria-t-elle avec joie...

— Oh ! chic ! dit le « Rat » en faisant claquer ses doigts... il ne manque plus que des disques, maintenant... Quelle veine, si on avait ainsi, quelque romance !... J'adore les chansons sentimentales, moi !...

Et il se mit à fredonner d'une voix pénétrée :

« Sing me to sleep »

Mais, tout en chantant, il avait fouillé dans les tiroirs et revenait avec un disque. Il le mit sur l'appareil, tourna la manivelle et plaça l'aiguille sur le cylindre.

Docilement, l'instrument se mit à moudre un air heurté et saccadé.

— Un fox-trott ! s'exclama Betty.

D'un bond, elle avait quitté sa chaise. Elle était transfigurée. Ses yeux brillaient. Ses petits pieds s'agitaient nerveusement.

Elle cria, en éclatant de rire :

— Dancing !...

Et, saisissant le « Rat » par la main, elle l'attira vers elle, ils se mirent à danser éperdument.

— Ohé ! ohé ! clamait l'apache en tanguant de toutes ses forces.

La gaieté était revenue dans la morne villa. Mais, soudain, une voix impérieuse interrompit net ces joyeux ébats :

— Eh bien, quoi ! on ne se gêne plus, ici !...

Fred Blake venait d'apparaître sur le seuil, suivi de Jim et, les bras croisés, les sourcils froncés, assistait depuis un instant à ce tango échevelé.

Betty dévisagea l'aventurier d'un air irrité, et grommela entre ses dents :

— Pourquoi se gênerait-on ?... on ne peut plus s'amuser, alors ?

Il répondit d'un ton sec :

— On s'amusera quand on aura fait fortune !... pour le moment tu me feras le plaisir de ne pas recommencer ce boucan qui nous ferait remarquer... Tâche de rester tranquille, n'est-ce pas ? et toi, également, Barney.

Baissant la tête, le « Rat » se glissa vers la porte, sans demander son reste et disparut.

Quant à Betty, elle se contenta de hausser rageusement les épaules. Puis, elle alla reprendre sa place dans son fauteuil, en boudant, tandis que Blake arrêta le phonographe d'une main brusque, au risque de le casser.

Alors, l'aventurier jetant son chapeau sur une chaise, sans plus s'occuper de la jeune fille, s'adressa à Jim, et lui dit :

— Tu dois avoir des choses intéressantes à m'apprendre, garçon ?... Parle, je t'écoute...

V. — L'hôte inattendu

Dans le hall somptueux du Grand Hôtel de Gold Mountain, M. Morton et sa fille, tranquillement assis devant une tasse de thé, lisaient les journaux du jour.

Maud, quant au reste, parcourait le papier d'un œil fort distrait, comme si c'était uniquement pour se donner une contenance, car elle ne voyait pas même un entrefilet qui eût dû frapper son regard :

LE CRIME DE BROOKLYN

Malgré les plus actives recherches, la police n'est pas encore parvenue à mettre la main sur l'assassin de Georges Harding. Mais tout permet de supposer, néanmoins, qu'il sera arrêté avant peu.

Tout en balançant lentement du pied son rocking-chair, elle réfléchissait, ses longs cils baissés sur ses yeux clairs.

Elle ne pouvait se dissimuler la sympathie qu'elle éprouvait pour Ralph. Elle se sentait irrésistiblement attirée vers lui. Sa mâle beauté, son air loyal, la correction de ses manières, la distinction de son langage, la reconnaissance enfin qu'elle lui devait avaient produit sur elle une forte impression, dont il ne lui était plus possible de se défendre...

— Il n'est certainement pas coupable, songeait-elle. Comment aurait-il pu commettre le crime affreux dont il est accusé !... C'est un gentleman dans toute l'acception du terme... il parviendra, j'en suis sûre, à éclaircir à son profit cette erreur judiciaire... et quand je reviendrai à New-York, je le retrouverai innocenté et délivré de ce cauchemar...

Tout à coup, elle tressaillit.

Au fond du hall, sous la conduite d'un boy qui portait sa valise, un homme entra, fouillant la salle du regard.

Et cet homme, c'était Ralph en personne !

Il avait enfin aperçu M. Morton et accourait droit vers lui.

Celui-ci poussa un cri de surprise, en levant les yeux de son journal, et en reconnaissant le nouveau venu :

— M. Gordon ! s'écria-t-il, en lui tendant la main avec cordialité... Vous êtes donc aussi à Gold Mountain ?... Quel bon vent vous a amené jusqu'ici ?...

Sur son invitation, Ralph, après avoir baisé la petite main aux doigts fuselés de Maud, s'était assis en face de lui, et baissant la voix pour ne pas être entendu :

— Ce n'est pas un heureux hasard, chuchota-t-il mystérieusement, mais quelque chose de la plus haute importance pour vous !...

Le visage de M. Morton se rembrunit d'un nuage d'inquiétude.

— Parlez ! fit-il d'un ton bref...

Ralph se rapprocha de ses interlocuteurs, et après avoir jeté un rapide coup d'œil autour de lui pour voir si on ne l'écoutait pas :

— Voici, dit-il... le lendemain de votre départ de New-York, je me suis brusquement trouvé face à face avec le sosie de miss Morton... Au premier moment, j'ai bien cru que c'était elle !...

— Elle me ressemble donc tellement ? s'exclama la jeune fille...

Ralph fit un geste affirmatif qui signifiait que pour qu'il s'y fût laissé tromper ainsi malgré son amour, il fallait bien que ce fût à un point qu'on ne pouvait imaginer.

Et il reprit :

— Je me précipitai sur elle... mais, grâce à l'intervention d'un passant, elle parvint à m'échapper... Ce fut pour m'attirer dans un piège d'où je faillis ne pas sortir vivant !...

Il conta à ses amis la dramatique aventure qui avait manqué lui coûter la vie, et d'où il ne s'était tiré que par miracle.

— Mais, continua-t-il, ceci n'est pas l'objet de ma visite... je ne serais pas allé jusqu'à Gold Mountain pour vous parler de cela... Il s'agit d'autre chose... Comme je vous l'ai dit, j'ai pu surprendre les projets de ces bandits... ils n'ont pas renoncé à tenter un coup dangereux pour vous, mademoiselle... Apprenez, en un mot, qu'il a été décidé qu'ils viendraient tous vous rejoindre ici, pour essayer encore une fois de s'emparer de vous...

— Les misérables ! s'écria M. Morton avec indignation... heureusement, nous sommes pré-

venus !... nous allons avertir la police !... et je vais faire coffrer tout ce monde-là !...

Il se levait déjà, tout frémissant de colère, pour courir chez le shérif, mais Ralph le retint par sa manche, et secouant négativement la tête :

— Non, monsieur Morton, déclara-t-il avec force... si vous m'en croyez, vous n'agirez pas ainsi... il ne faut pas mêler la police, mal faite dans ces contrées, à cette histoire... Je venais, au contraire, vous demander de bien vouloir me confier la marche de cette affaire et me

laisser le soin de vous défendre contre cette bande de malfaiteurs... Ayez confiance en moi... je vous promets de vous débarrasser plus sûrement de ces gredins qu'une demi-douzaine d'agents...

M. Morton, un peu interloqué par cette proposition, demeurait hésitant, quand Maud intervint :

— Mon cher père, insista-t-elle, ne refusez pas l'offre généreuse de M. Gordon je vous en prie... il nous aidera de tout son cœur, nous pouvons nous fier à lui... il nous a donné des preuves irréfutables de son dévouement et de son courage... et si j'ai encore le bonheur de me trou-

ver auprès de vous, saine et sauve, c'est à lui que nous le devons.

L'industriel prit la main du jeune homme et la lui serrant avec une émotion mal contenue.

— J'accepte, fit-il, puisque ma fille le désire... Je vous abandonne le soin de veiller sur elle et de la protéger... elle est tout ce que j'ai de plus cher au monde... Je tremble rien qu'à l'idée de la quitter quelques instants, depuis que je sais cette terrible menace suspendue sur sa tête... et pourtant, on me réclame impérieusement à l'usine... j'y suis attendu... il faut que j'y retourne... Monsieur Gordon, en mon absence, entourez Maud de toutes les précautions possibles... soyez prudent... vous me répondez d'elle, n'est-ce pas ?...

— Je sacrifierais, s'il le fallait, ma vie pour elle ! répartit simplement Ralph.

Et M. Morton, rassuré, après avoir une dernière fois embrassé sa fille, s'éloigna...

Le Grand Hôtel de Gold Mountain était bâti au milieu d'un vaste parc, et c'était un enchantement de se promener au milieu de ses allées ombragées et bien entretenues que, dans cette fin de journée, le soleil, qui venait de disparaître



Film Pathé.

— Je saurai t'y forcer !...

à l'horizon, semblait semer de poudre d'or. Les deux jeunes gens s'y engagèrent.

— Je tiens à vous entretenir quelques instants en dehors de la présence de mon père, dit confidentiellement Maud à Ralph, lorsque M. Morton eut disparu... Ce que vous nous avez appris tout à l'heure me remplit d'inquiétude... Oh ! se hâta-t-elle d'expliquer, je n'ai pas peur pour moi... mais, il me semble que c'est à mon père que ces misérables en veulent... c'est lui qu'ils ont comploté d'atteindre... et c'est cela qui cause mon angoisse... N'est-ce pas également votre avis ?...

Il hocha la tête, quelques instants, en silence, puis :

— Mademoiselle, fit-il lentement, il m'est impossible de vous répondre... je n'en sais rien, et je cherche inutilement... il y a dans le plan de ces gredins quelque chose qui m'échappe...

Il arracha, au passage, une petite feuille d'un buisson et continua, à mi-voix, comme s'il se parlait à lui-même :

— Obtenir de M. Morton une rançon plus forte ?... La belle affaire... ils savent bien qu'il paierait la même chose pour vous que pour lui !...

— Mon père m'aime tant !

— Dans ce cas, il est bien évident que vous enlever seule serait suffisant... Pourquoi alors essaieraient-ils de se servir de vous pour l'attirer dans quelque piège ?... j'ai beau raisonner, répéta-t-il plus haut, je ne trouve pas... aussi, je me borne à conclure... dans l'ignorance où nous sommes, mademoiselle, des projets de nos ennemis, prenons bien garde... Ne nous alarmons pas outre mesure, mais veillons attentivement... il arrivera bien un moment où, perdant patience, ils seront obligés de se démasquer... et ce jour-là, nous les tiendrons !...

— Vous avez raison, répondit-elle...

Tout en cheminant et en causant, ils étaient arrivés au bord du lac.

L'aspect du paysage changeait brusquement.

Les arbres se raréfiaient tout à coup. Le site devenait escarpé. D'immenses rochers amoncés les uns sur les autres découpèrent leur profil massif au-dessus de la vallée verdoyante que l'on apercevait aux alentours.

Maud, un peu lasse, s'assit sur une pierre qui formait un banc naturel au pied de deux rocs, et fit signe à son compagnon de prendre place à ses côtés.

Le soleil déclinait rapidement à l'horizon.

Derrière le rideau de pins touffus qui marquait les bords du lac Érié, un disque rouge disparaissait peu à peu, dans un rayonnement suprême, qui éclaboussait sur la nature autour de lui les teintes vermeilles du crépuscule agonisant.

Les oiseaux, avant d'aller se poser sur les branches pour s'endormir jusqu'à l'aurore, se poursuivaient avec de petits cris joyeux, à travers l'azur limpide.

L'heure était exquise... il n'y avait pas un souffle d'air... rien qui troublât la tranquillité recueillie de cette merveilleuse après-midi qui

s'achevait dans une clarté resplendissante... Ralph, tout heureux d'être seul auprès de Maud, si blonde et si rose, eût payé de sa vie cette minute délicieuse.

Un mot d'amour tremblait à ses lèvres, il ressentait une envie folle d'expliquer à sa compagne les sentiments qui faisaient battre son cœur.

Il se contenta cependant. Il n'en avait pas le droit encore. Il fallait attendre qu'il fût libéré de l'horrible accusation qui pesait sur lui. Jusque-là, il ne se trouvait pas digne d'elle.

Alors, il se contenta de dire :

— Nos adversaires trouveront en nous à qui parler... et nous saurons nous défendre... Mais, il faut vous distraire, malgré cela, et ne pas rester enfermée ici, sans vous promener... Cela nuirait à votre santé...

« Ce pays est ravissant, ajouta-t-il. Si vous voulez bien, mademoiselle, nous ferons demain matin une randonnée à cheval sur le bord du lac... On le dit extraordinairement pittoresque... »

III. — L'attaque

Tandis qu'ils devisaient tranquillement ainsi, organisant pour le lendemain la promenade qu'ils avaient décidée de faire, de compagnie, sur les bords du lac Érié, les jeunes gens ne se doutaient guère qu'ils étaient espionnés, et qu'une oreille attentive ne perdait pas une syllabe de la conversation.

C'était celle de Jim.

Envoyé par Blake occupé lui-même à rôder autour de l'usine pour surveiller M. Morton et sa fille au Grand Hôtel, il avait vu avec stupéfaction Ralph descendre, sa valise à la main, de l'auto qui faisait le service de la gare.

Ainsi donc, il avait encore échappé à l'attentat qui devait les en débarrasser pour toujours et, sorti sain et sauf de la chambre de Brooklyn, voilà qu'il arrivait brusquement à Gold Mountain, probablement pour contrecarrer leurs projets.

— Ça, murmura-t-il avec colère, c'est épouvantable !... il n'a donc pas été asphyxié comme un toutou à la fourrière ?... Comment s'est-il sauvé, le bougre ?

Tout en mâchonnant des jurons, il ne s'en était pas moins acquitté de la mission délicate dont il avait été chargé.

Lorsque, une demi-heure plus tard, les deux jeunes gens quittaient l'hôtel pour faire un tour dans le parc, il s'était glissé derrière eux, sans bruit, et les avait pris en filature.

Sans être vu, il était parvenu, en se dissimulant à travers les massifs, jusqu'au rocher au pied duquel ils s'étaient assis.

Ecouter, de cette cachette, tout ce qu'ils disaient, avait été pour lui un jeu d'enfant.

Il n'en avait pas perdu un mot.

Aussi, quand, de retour au petit cottage où il habitait avec ses complices, Fred lui avait demandé :

— Allons, parle maintenant !... raconte-moi ce que tu as appris !...

Pût-il lui répondre :

— Des choses renversantes, patron !... et dont vous êtes loin de vous douter !...

— Lesquelles ?

— L'homme... vous savez... que nous avons lié sur le lit de la chambre de Brooklyn...

— Eh bien ?

— Il est ici !

— Ici ?... vivant ?...

— Dame... à moins que ce ne soit son spectre !...

Le visage de Blake exprima une stupéfaction mêlée d'ahurissement :

— C'est impossible !...

Jim secoua la tête.

— Impossible, peut-être... mais exact, cependant !... je l'ai vu comme je vous vois... je l'ai entendu comme je vous entends.

Un juron s'écrasa sur les lèvres de l'aventurier, tandis que son interlocuteur continuait :

— D'ailleurs, vous pourrez vous en assurer vous-même, patron... Il doit faire, demain matin, une promenade à cheval avec miss Morton, sur les bords du lac Érié !...

Une bouffée de colère crispa le visage de Blake.

Et frappant du pied :

— Tonnerre, c'est notre faute ! gronda-t-il... nous avons agi comme des idiots... quand nous le tenions entre nos mains, il fallait l'abattre à coups de revolver... ça, c'est le moyen infaillible de se débarrasser de gêneurs...

Puis, lançant un regard furieux du côté de Betty :

— Voilà ce que c'est que d'écouter une péronnelle, grommela-t-il avec une rage sourde... on ne fait que des bêtises !... que le diable l'emporte !...

Celle-ci, installée dans un moelleux fauteuil, les pieds sur le dossier d'une chaise qu'elle avait placée devant elle, allumait une cigarette.

En entendant l'exclamation de Blake, pas un muscle de son visage ne sourcilla.

Elle acheva de tirer lentement sa bouffée, puis jetant l'allumette au loin, d'un geste nonchalant :

— Evidemment ! ricana-t-elle... il vaudrait mieux être, en ce moment, dans les petites cellules fraîches de Long-Island... on aurait moins chaud que dans cette boîte où on se rase !...

Fred ne tenait pas à avoir pour l'instant de discussion avec sa complice. Il se contenta de hausser les épaules et, sans lui répondre, continua, en s'adressant à Jim :

— Tu disais, petit ?

Et comme l'autre achevait de le mettre au courant de tout ce qu'il avait entendu :

— C'est bien, fit-il... ton renseignement est précieux... Nous allons dresser nos batteries... Une promenade à cheval demain matin ?... Cela nous permettra peut-être de réussir un coup double... Nous supprimerons l'homme, et nous enlèverons la femme, à la fois !... Appelle le « Rat », continua-t-il... il ne doit pas être loin... nous allons nous partager la besogne... et toi,

ajouta-t-il, en jetant un coup d'œil menaçant à Betty, tâche de tenir ta langue... nous avons

autre chose à faire, maintenant, que d'écouter tes avis !...

Et sa phrase s'acheva dans un geste significatif qui n'eut pas pour résultat d'émouvoir le moins le jeune homme...

Dix heures sonnaient, le lendemain matin, quand Ralph arriva devant le Grand Hôtel, avec deux chevaux du pays, sveltes et vifs.

Il était monté sur l'un, et tenait l'autre par la bride.

Maud le guettait sans doute, car elle accourut aussitôt. Elle avait revêtu son costume masculin qui lui allait si bien.

— Savez-vous, miss Morton, ne put s'empêcher de s'écrier Ralph, que vous êtes très belle ainsi !...

Elle lui sourit amicalement, en signe de remerciement, et sauta lestement sur sa monture.

— En route ! fit le jeune homme... je me suis renseigné... je connais le chemin...

Ils n'avaient pas fait dix mètres au pas, que Maud poussa une exclamation désolée :

— Que je suis donc étourdie !... j'ai oublié ma cravache !...

— Le mal n'est pas grand ! se hâta de répondre son compagnon en riant... je vais aller la chercher... veuillez seulement tenir mon cheval en m'attendant !...

Et avant qu'elle eût pu l'arrêter, il était déjà à terre et lui tendait les rênes.

— Demandez à ma femme de chambre, lui cria-t-elle, tandis qu'il s'éloignait... elle me l'avait préparée... j'ai dû la laisser sur une table...

Pendant qu'il courait vers l'hôtel, un individu embusqué non loin de là, derrière un petit mur, suivait attentivement cette scène, et voyait avec le plus vif intérêt Ralph s'éloigner.

C'était le « Rat », placé en observation par Blake à cet endroit.

Il comprit que le hasard le favorisait singulièrement et lui procurait une occasion d'intervenir qui pouvait être grosse de conséquences.

Alors, d'un geste sûr, il lança un caillou sur le cheval sans cavalier qui, frappé au flanc, fit un écart.

Surprise, Maud lâcha la bride, et il partit au galop.

La jeune fille se précipita aussitôt derrière lui pour le rattraper, mais sa poursuite ne fit qu'augmenter la vitesse éperdue de l'animal emporté.

Ralph, la cravache à la main, apparaissait sur le perron de l'hôtel. Il aperçut, soudain, sa compagne lancée au galop à travers la campagne accidentée.

— Quelle imprudente ! murmura-t-il, alarmé...

Mais comment arrêter l'animal emballé ? Machinalement, il prit son revolver et visa.

La balle siffla entre les oreilles de la bête, n'ayant d'autre résultat que de redoubler son affolement...

Alors, il laissa retomber les bras, impuissant :

— Pourvu que sa monture ne bute pas !...

Cependant, Blake et Jim, à cheval également, guettaient non loin de là le départ des deux jeunes gens, certains qu'ils trouveraient pendant

leur promenade moyen de mener à bien leurs redoutables projets.

De loin, ils avaient assisté à l'intervention du « Rat » et deviné ce qu'il en attendait.

— Bravo ! s'écria Fred... décidément, ce petit a de l'intuition... hardi, Jim !... nous la tenons !...

Ils s'étaient aussitôt lancés derrière la jeune fille et bientôt, l'aventurier, meilleur cavalier qu'elle, arrivant à sa hauteur, saisit brusquement les rênes de sa monture.

Maud avait reconnu les deux misérables, et ne pouvait se méprendre sur le mobile de leur nouvelle agression.

D'un coup de poing vigoureusement appliqué sur le visage de Blake elle lui fit lâcher prise, et profitant de ce court instant enleva son cheval au galop à travers la campagne.

Déjà, elle se croyait en sûreté loin d'eux, quand la bête stoppa si brusquement qu'elle faillit passer par-dessus sa tête.

Elle était arrivée sur le bord d'un torrent et il était impossible d'aller plus loin.

Que faire ?

Retourner en arrière ? Blake, son premier moment de surprise passé, s'était élancé de nouveau sur ses traces. Il était maintenant à quelques mètres de la fugitive.

Serrée de près par lui, en face de ce précipice où, à une profondeur de plus de vingt mètres, l'eau bouillonnait furieusement, elle devait ou se rendre à sa merci, ou sauter.

Ce fut ce dernier parti qu'elle choisit, décidée à tout plutôt que de retomber entre les mains du misérable.

Elle enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval qui s'enleva, dans un bond formidable, pour retomber dans le torrent, sous les yeux éperdus de Blake, stupéfait de cette audace.

QUATRIÈME ÉPISODE

La Vengeance de Blake

PREMIÈRE PARTIE

La loi de lynch

I. — SUR LE BORD DU RAVIN

En voyant Maud sauter dans le précipice avec son cheval, dans un bond formidable, Blake n'avait pu retenir une sourde exclamation — cri de joie plus que d'une pitié dont le misérable était incapable.

Il ne pouvait douter qu'elle ne se fût rompu les os en tombant ainsi de plus de vingt mètres de haut sur les rochers du torrent.

Quoi qu'il en fût, la mort de la jeune fille simplifiait les choses.

Il en était débarrassé de la manière la plus naturelle, et rien n'empêchait plus, maintenant, qu'il lui substituât Betty.

— All right ! s'écria-t-il en se tournant vers Jim qui l'avait rejoint... Dis-lui un *De profundis*... et qu'on n'en parle plus !...

— C'est une veine, patron ! répondit l'autre avec la même tranquillité. Nous n'aurions pas pu faire de meilleure besogne !... et puis, voyez-vous, zigouiller une belle fille comme ça, c'est toujours embêtant pour un homme qui a du sentiment... De vous à moi, je préfère que cela se soit passé ainsi !...

Mais Blake ne parut point l'entendre et, continuant sa pensée :

— Pas de temps à perdre, maintenant ! reprit-il... je vais commencer par prévenir Betty de se tenir prête à jouer son rôle... nous aviserons ensuite... toi, tu vas rester ici, à surveiller le

torrent... il importe avant tout, qu'on retrouve le cadavre et qu'on le fasse disparaître... je vais t'envoyer le « Rat » pour t'aider...

— Bien, patron !...

Les deux sinistres individus s'étaient déjà compris.

Blake, ses dernières instructions données, s'éloigna au galop de son cheval et Jim demeura seul.

Mais soudain il faillit s'effondrer de stupéfaction et jura entre ses dents :

— Tonnerre !...

N'apercevait-il pas, au milieu de l'onde écumeuse, Maud qui se débattait en essayant de gagner la rive ?

— Ah ça, elle n'est donc pas morte après une chute pareille !... Mais qu'est-ce qu'il lui faut, alors ?...

Par une chance extraordinaire, en effet, à l'endroit même où elle s'était jetée, l'eau était profonde.

Ni elle ni le cheval n'avaient été tués : ils s'étaient tirés miraculeusement de cette périlleuse aventure.

Ils avaient été entraînés, l'un et l'autre, dans ce formidable plongeon, jusqu'au fond de l'eau ; puis, Maud ayant eu la présence d'esprit de lâcher les étriers, ils étaient revenus à la surface chacun de son côté, en luttant contre le courant très violent et en s'efforçant de gagner le bord.

— Que le diable l'emporte ! gronda Jim avec rage... c'est encore raté !...

Que fallait-il faire ?

Evidemment prévenir au plus vite Blake de ce contretemps, de façon qu'il prit les mesures nécessaires.

Déjà, il allait retrouver son cheval, attaché

non loin de là, et se précipiter vers son chef, quand il sursauta, n'en croyant pas ses yeux :

— Allons, bon ! fit-il, voilà l'autre !...

Ralph, en effet, accouru à bride abattue, venait d'apparaître et se jetait dans le torrent, pour venir au secours de Maud.

— Malédiction ! rugit le bandit... Comment se trouve-t-il ici ? C'est un comble, par exemple !... On ne s'en défera jamais !

Quand la jeune fille avait été obligée d'interrompre sa poursuite et de s'arrêter pour se défendre contre l'agression soudaine de Blake, le cheval de Ralph, continuant sa course échevelée, était bientôt revenu sur ses pas, et avait filé droit vers son écurie.

C'était là que son maître, connaissant le merveilleux instinct des animaux, et certain qu'il allait y revenir, l'attendait.

Ayant retrouvé sa monture, il avait sauté aussitôt en selle et s'était mis à la recherche de sa compagne.

De loin, avec une angoisse folle qui lui vrilla les entrailles, il la vit bondir dans le précipice ouvert sous ses pas.

Il l'avait crue morte, lui aussi ; mais, la voyant se débattre au milieu des flots bouillonnants, il n'avait pas perdu de temps.

Abandonnant son cheval, il avait choisi un endroit moins escarpé et s'était lancé dans l'eau.

Excellent nageur, il avait été assez heureux pour rattraper Maud au moment où, épuisée, elle allait périr et l'avait aidée à regagner le bord.

Elle était saine et sauve.

— Ah ! mon ami, s'écria-t-elle, vous m'avez encore sauvée !...

— Chère Mademoiselle, ne pensons pas à moi, mais à vous... Ne souffrez-vous pas ?... n'êtes-vous pas blessée ?... vous êtes encore toute tremblante... Voulez-vous vous asseoir sur cette roche pour vous remettre un peu ?...

— Vous avez exposé votre vie, Ralph !...

— J'ai pris un simple bain... et, ma foi, mademoiselle, il fait si chaud que cela n'a rien de bien désagréable !...

Un petit bruit sec, derrière lui, l'interrompit. Il se retourna et vit Jim qui le menaçait de son revolver.

En assistant à cette scène de sauvetage imprévu, ce dernier avait compris qu'il y avait quelque chose de plus urgent désormais que d'aller prévenir Blake.

— Goddam, murmura-t-il, ils se sont retrouvés !... ça va faire du vilain !...

C'étaient les projets de son chef réduits à néant. Tant que le jeune homme protégerait

Maud, ils ne pourraient rien tenter contre elle.

— Si j'essayais, se dit-il, d'en débarrasser le patron ?... L'occasion est excellente !...

Il s'était aussitôt glissé derrière les rochers et, en rampant, était arrivé, sans être entendu, jusqu'à lui, puis, sortant son browning, l'avait visé.

Mais, à ce moment, il se produisit un incident auquel il ne s'attendait guère.

Le coup ne partit pas.

Le barillet était vide. Jim, dans sa précipitation, avait oublié de le recharger.

— Malédiction ! gronda-t-il...

C'était le bruit du dé clic qui avait attiré l'attention de Ralph.

Il vit le revolver braqué dans sa direction et, ne se rendant pas compte de ce qui s'était passé, trembla pour sa compagne.

Alors, pour détourner le coup, il se jeta, sans hésiter, sur l'arme...

— Misérable !... exclama-t-il.

L'autre l'attendait. Le choc fut rude. Ralph était manifestement le plus robuste et la colère décuplait ses forces. Il administra à son adversaire une magistrale raclée et l'ayant soulevé, tout étourdi, à bout de souffle, le fit basculer.

— Ça t'apprendra ! fit-il...

L'autre rebondit, de roche en roche, jusqu'au fond où il demeura immobile.

Cependant, craignant le retour offensif des complices de l'individu qu'il allait châtier, Ralph, tout en se battant, avait crié à Maud qui assistait, angoissée, à cette lutte :

— Fuyez !...

La jeune fille s'était empressée de suivre ce conseil. Son cheval était sorti en même temps qu'elle du torrent et, sur la rive, attendait paisiblement comme le font les bêtes de ces pays-là quand elles sont sans cavalier.

Elle se hâta de sauter en selle et partit au galop vers Gold Mountain.

Elle croyait bien être suivie par Ralph.

Pourtant il n'en était rien, et si telle avait été son intention, il n'avait pu la mettre à exécution.

Au moment où Jim roulait au fond du précipice, Blake et Barney arrivaient sur la route d'où ils pouvaient apercevoir la fin de la bataille.

— Patron, s'écria celui-ci, en saisissant son chef par la manche, regardez donc !... cet homme dans le torrent !... dirait-on pas ?...

L'aventurier poussa un cri.

— Tonnerre ! Mais c'est Jim ! Ah ! le pauvre bougre... et le type qui cavale là-bas !... C'est l'autre !... l'autre qui a tué Jim !...

Sa voix s'arrêta dans sa gorge serrée.



— Haut les mains !

Film Pathé.

— Nous sommes arrivés trop tard ! gronda-t-il avec fureur...

Il tendit vers le cavalier qui fuyait un poing menaçant :

— Il me le paiera !...

Et comme le « Rat » demandait, sans enthousiasme, en montrant le corps inanimé de son camarade :

— Patron, on descend le chercher ?

— Cela ne servirait à rien ! répondit-il avec colère... Il a son compte, le malheureux !...

Mais s'il était inutile de lui porter secours, du moins pouvait-on songer à le venger.

Comment ?

Déjà Ralph, remonté à cheval, s'éloignait à toute allure à travers la campagne, et ils avaient peu de chance de le rattraper.

Soudain, une grimace significative plissa le visage de Fred.

— Suis-moi ! cria-t-il au « Rat »...

Non loin de là, à l'orée d'un petit bois, des bûcherons travaillaient.

Il piqua des deux vers eux, et feignant une vive émotion :

— Vous voyez, leur dit-il en leur désignant du doigt Ralph, cet individu qui se trotte là-bas ?... il vient d'assassiner mon ami, et de le jeter dans le ravin... aidez-moi à le capturer... il y aura cent dollars pour vous...

La prime était alléchante.

— C'est pas de refus ! dit un des hommes, se faisant l'interprète de ses compagnons...

Ils abandonnèrent leur travail, sautèrent sur leurs chevaux et se répandirent aussitôt dans toutes les directions de façon à barrer la route du fugitif.

Celui-ci, qui avait repris le chemin de Gold Mountain, les aperçut. Il comprit les intentions de son adversaire. S'il tombait entre les mains de ces hommes soudoyés contre lui, il risquait fort de passer un mauvais quart d'heure. Que pourrait-il contre eux dans une lutte inégale ?

Alors, il changea brusquement d'itinéraire et s'élança du côté de la forêt, où il espérait pouvoir les dépister...

II. — Le LASSO

Le « Rat », de son côté, n'avait pas pris part à cette poursuite échevelée.

Après s'être dit, en lui-même, en écoutant Blake : « Le patron est épatant... il a trouvé le truc !... », il l'avait laissé accompagner les hommes qu'il avait lancés aux trousses de son adversaire et s'était contenté, quant à lui, de se rendre à petite allure vers la forêt.

— Voyons, raisonnait-il tranquillement... à quoi bon me fatiguer ?... N'y a-t-il pas mieux à faire qu'à me joindre à cette meute de clebs déchainés ?...

Il cligna de l'œil, selon le tic qui lui était familier :

— Le gibier essayera de couper aux chiens ! murmura-t-il. A travers tous ces taillis, cela lui sera facile... ensuite, il reprendra obligatoirement le chemin de Gold Mountain... il sait bien qu'il ne sera en sécurité que là !...

La conclusion était qu'il était préférable d'être braconnier que chasseur.

Le « Rat » décida donc d'aller s'embusquer près de la route que, vraisemblablement, Ralph devait suivre pour regagner l'hôtel.

Il avait raison, quant au reste.

Toujours au galop, le fugitif avait traversé une clairière, franchi un gué, puis, se dissimulant entre les taillis, était parvenu à dépister ses poursuivants.

Alors, tout naturellement, il avait songé que le plus sage était de retourner à Gold Mountain.

Barney n'ignorait pas qu'il n'était pas assez solide pour essayer de lutter contre lui. Il était certain qu'il aurait vite le dessous.

Il n'eût pas songé à l'arrêter au passage s'il n'avait pas eu entre les mains une arme efficace, qu'un long séjour chez les cow-boys lui avait appris à manier avec habileté.

C'était un lasso.

Il avait justement une longue corde attachée, selon la coutume du pays, à sa selle. La prendre, l'enrouler autour de son bras ne fut qu'un jeu d'enfant pour lui.

Et, dissimulé derrière un arbre, il attendit Ralph, qui approchait à toute allure de son côté, ne le voyant point. Mais au moment où celui-ci arrivait à sa hauteur, le lasso, lancé d'une main sûre, alla s'enrouler autour de son corps, le faisant tomber de cheval.

— Ah ! chic !... jubila le « Rat », je te tiens, mon vieux !...

Et, profitant du moment d'étourdissement que cette chute avait causé à son adversaire surpris, il sauta sur lui, le revolver au poing.

— Pas un geste, mon garçon, fit-il ou je te brûle... nous nous croyions déjà hors d'atteinte, hein !... et on ne s'en faisait pas !... mais nous avions oublié le « Rat »... et il a plus d'un tour dans son sac !... Allons, camarade, pas de rouspétance... ou gare à toi !...

Ralph comprit qu'une résistance était inutile. Il était pris.

— Après tout, songea-t-il, Maud est sauvée, c'est le principal !...

Cette idée lui redonna du courage.

— Quant à ce qui m'arrivera, je verrai bien... Je trouverai peut-être encore moyen de me tirer de là !...

Alors, un peu rassuré, il obéit.

— Eh bien, amène-toi ! ordonna brutalement le « Rat », prenant le lasso d'une main et continuant de l'autre à menacer son adversaire de son brownie. Et tâche de marcher bon train... je vais te conduire au patron !... Ah ! la ! la ! qu'est-ce que tu vas prendre !...

Blake revenait sur ses pas, furieux d'avoir perdu les traces du fugitif.

De loin, il aperçut les grands gestes que faisait son complice pour lui montrer Ralph enchaîné et réduit à l'impuissance.

Sa figure s'éclaira, et débordant de joie, maintenant, il rappela ses compagnons :

— Hip ! Hip ! hurra !... par ici, mes amis... nous l'avons...

Comme un vol de corbeaux, ils rapprièrent vers lui de tous côtés.

— Voilà l'assassin ! leur cria-t-il... il faut le châtier sans retard... N'est-ce pas votre avis ?...

Dans ces pays-là, la justice est prompt. Les aventuriers qui les peuplent encore, apportent à la répression des crimes une énergie farouche. Le tribunal est improvisé, les exécutions sommaires, la loi de Lynch, en punition de tous les forfaits, sans délai et sans rémission, y fonctionne journellement. C'est une nécessité de self-défense.

Accusé du meurtre de l'un de ses semblables, le sort de Ralph était réglé.

— A mort ! crièrent vingt voix à l'unisson...

C'était bien ce que Blake avait espéré.

Un gros arbre, sur la lisière du bois, étendait à quelques mètres au-dessus du sol ses grosses branches, formant une potence naturelle.

Toute la troupe sauta à terre, et un homme, ayant détaché une corde de sa selle, grimpa le long du tronc pour la passer sur une des branches.

L'aventurier, pendant ce temps, s'était rapproché de Gordon, et, de façon à n'être entendu que de lui :

— Ah ! ricana-t-il, Monsieur délivre les jeunes filles ?... Monsieur surprend nos secrets ?... Monsieur jette mes amis dans le ravin ?... Monsieur s'imaginer que tout cela peut demeurer impuni ?...

Il retira son chapeau, saluant presque à terre :

— Monsieur ne connaît pas Fred Blake !

— Si, répondit Ralph avec colère, le regardant au fond des yeux... C'est une abominable canaille !... et s'il y a une justice ici-bas, il ira s'asseoir, avant qu'il soit longtemps, sur le fauteuil d'électrocution de Long-Island !...

L'autre fit une grimace et tourna le dos. Il n'appréciait point ce genre de prédiction.

Ralph, cependant, voulut essayer une dernière fois de protester de son innocence auprès de ses bourreaux improvisés.

— Je vous jure, leur cria-t-il avec feu, que je ne suis pas coupable... L'individu que j'ai précipité dans le ravin est un misérable coquin qui m'avait attaqué le premier... J'étais en légitime défense !...

Mais Blake ne lui laissa pas le loisir d'achever et, craignant quelque revirement dans l'esprit de ses compagnons :

— Tous les assassins disent la même chose, interrompit-il d'une voix féroce... Il a tué pour voler !... Pas de pitié !...

— Il ment ! appuya le « Rat », silencieux jusque-là. Ne l'écoutez pas... j'ai assisté à la scène !...

L'homme qui avait passé la corde sur l'une des branches avait fait à l'autre extrémité un nœud coulant et en entourait le cou du prisonnier.

— Allez ! commanda Fred, le regard étincelant... Faites-lui tirer la langue !...

Ralph se sentit perdu.

Contre cette meute aveugle et déchainée, il ne pouvait plus rien. Quel secours espérer désormais ?

Alors, il se raidit pour montrer à toutes ces brutes qu'il saurait mourir, tandis qu'à ses lèvres montait dans un soupir suprême le nom de l'être adoré dont le salut lui coûtait la vie, si doux qu'il ne regrettait rien, au fond de lui-même :

— Maud !...

Les bûcherons s'étaient écartés.

Celui qui tenait la corde s'apprêtait déjà, sur un signe de Blake, à accomplir sa sinistre besogne, quand, tout à coup, une femme bondit sur le prisonnier et, s'agrippant de toutes ses forces au nœud coulant qui lui serrait le cou, cria :

— Arrêtez !

Cette femme, au milieu de l'attention

que prêtaient tous les assistants à cette scène dramatique, personne ne l'avait entendu arriver au galop et sauter de cheval.

C'était miss Morton.

Comment se trouvait-elle là ?

Lorsqu'elle s'était aperçue, fuyant vers Gold Mountain, que Ralph ne la suivait pas, elle s'était arrêtée, puis, tournant la tête, l'avait vainement cherché des yeux.

— Que se passe-t-il ? murmura-t-elle inquiète...

Avait-il eu à supporter quelque retour offensif des complices de son agresseur ? Songeant qu'il avait peut-être besoin de son aide, elle était revenue sur ses pas.

Elle était parvenue à l'orée de la forêt au moment où les bûcherons, ayant sauté à cheval, s'égaillaient rapidement dans toutes les directions.

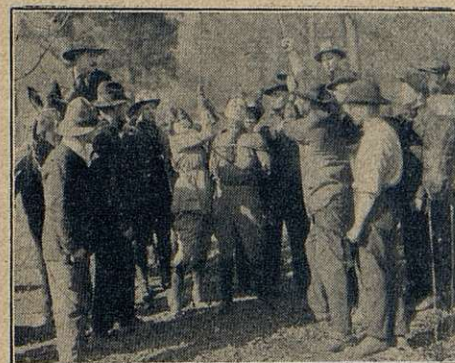
— Qu'y a-t-il donc ? avait-elle demandé à l'un d'eux, demeuré pour garder les sentiers.

Il avait répondu :

— C'est un gaillard qui a précipité son camarade dans le précipice... on court après pour le rattraper...

Maud eut l'intuition que Ralph courait un grand danger. Que lui voulaient ces hommes ? De quelle nouvelle machination était-il victime ?

Elle s'était lancée au galop, et avait été assez



— Arrêtez ! Film Pathe

heureuse pour arriver à l'instant même où, sur l'ordre de Blake, l'irréparable allait être accompli. En la voyant, l'aventurier avait pâli malgré lui.

Quel contre-temps inattendu allait arrêter sa vengeance ? Quel secours inopiné survenait à son adversaire ?

Un juron s'écrasa entre ses lèvres, et il crispa les poings avec rage :

— Sacrée femelle !...

— Cet homme est innocent ! clamait Maud, en se cramponnant à la corde désespérément... Fred se jeta sur elle, et la saisissant brutalement au poignet, essaya de lui faire lâcher prise :

— Allons, gronda-t-il, qu'est-ce que toutes ces histoires ?... Cette femme n'a rien vu... ou bien elle est sa complice...

Mais elle, le repoussant, reprit avec plus de force, en le désignant du doigt :

— C'est cet individu-là qui est un bandit. Informez-vous plutôt... C'est lui qui mériterait d'être pendu à cette potence !...

Les assistants, tout perplexes, hésitaient. La beauté, le courage de miss Morton les impressionnaient malgré eux. Ils se concertèrent à voix basse.

Blake comprit que, s'il leur donnait le temps de la réflexion, tout était manqué. Il fallait précipiter les événements.

Il fit signe au « Rat », et tous deux allaient se jeter sur Maud pour la maîtriser, quand, soudain, un cri retentit :

— Le shériff !...

Celui-ci apparaissait, en effet, au galop, avec ses hommes.

Mis au courant de ce qui se passait, il se hâta d'accourir pour empêcher une exécution.

D'un coup d'œil, il embrassa la scène, et étendant la main, ordonna :

— Halte-là !... On n'a le droit de punir personne sans enquête et sans jugement...

L'ordre était péremptoire. Aucun des assistants n'eût osé passer outre.

Ils s'écartèrent, tandis que l'un d'eux s'occupait de délivrer le prisonnier de ses liens.

— Mais, essaya de protester Blake, hors de lui... Cet individu mérite son châtimement !... Il a assassiné un de mes amis... Il n'en est pas, d'ailleurs, à son coup d'essai... La police le recherche déjà pour le meurtre d'un certain Harding...

— Shériff, répondit Ralph avec calme, devant Maud, qui allait exprimer son indignation, je prouverai mon innocence dans cette affaire... Quant à ce misérable, je l'accuse formellement d'avoir voulu séquestrer miss Morton, ici présente... Faites votre devoir !... Arrêtez-le !...

Le magistrat était fort embarrassé.

Qui croire de ces deux hommes ? En présence des accusations formulées l'un contre l'autre, il ne pouvait en remettre aucun en liberté.

Alors, se tournant vers ses compagnons, il commanda :

— Qu'on les emmène tous les deux !... Je vais procéder à une enquête !...

III. — UN MESSAGE SECRET.

Le « Rat », avec la méfiance qui lui était naturelle, n'avait point vu d'un bon œil l'intervention inopinée du shériff, comprenant, tout de suite, qu'il allait en résulter des complications fâcheuses pour son complice.

— Quelle gaffe !... Ce que ça va barder... avait-il murmuré entre ses dents, en faisant une grimace significative...

Et, voyant la tournure fâcheuse que prenaient les événements, il s'était prudemment faufilé derrière les assistants, sans demander son reste.

— Si ça ne va pas tout seul pour le patron, pensait-il en hochant la tête, ça pourrait bien flancher aussi pour bibi !... Il s'agit donc d'ouvrir l'œil et le bon... et de me tenir à carreaux, si cette jeune poule me mêlait à l'affaire !

Aussi se tint-il coi, se dissimulant de son mieux, tout en jetant autour de lui des regards sournois pour essayer de découvrir de quel côté une fuite nécessaire serait la plus facile.

Mais personne ne songeait à lui.

Il laissa donc le shériff et ses hommes emmener Ralph, Blake et Maud, au plus proche village, où demeurait le magistrat et, profitant de l'inattention générale, se glissa derrière un arbre jusqu'à ce que la troupe eût disparu.

— Ouf ! soupira-t-il... fausse alerte !... Mais voilà le patron bouclé... C'est du sale tabac !... Heureusement que je suis un peu là... Je pourrai lui venir en aide... Seulement, ajouta-t-il en se grattant la tête d'un air embarrassé, de quelle façon m'y prendre ?...

Son cheval l'attendait, non loin, broutant tranquillement de l'herbe. Il sauta en selle, et reprit à petite allure, tout pensif, le chemin de Gold Mountain.

Tout à coup, au détour de la route, il poussa un cri :

— Jim !

C'était bien lui, en effet. Il n'avait été par miracle, qu'étourdi dans sa terrible chute. La fraîcheur de l'eau du torrent lui avait fait bientôt reprendre ses sens. Il avait regagné tant bien que mal le bord et, tout meurtri encore des solides coups de poing qu'il avait reçus de Ralph, reprenait le chemin de la ville, en se cachant avec précaution.

— T'es donc pas claqué, vieux ?

— Ah la la ! gémit Jim, en se frottant l'épaule, puis le bras, puis la tête ; j'en vauds pas mieux... Quelle damnée aventure !... Je ne sais plus comment me tenir... J'ai mal partout !... Mais, mais, je croyais bien que c'était fini pour moi !... Je peux dire que je reviens de loin !...

Et regardant autour de lui :

— Ah ça ! s'interrompit-il, où donc est le patron ?

Le « Rat » leva les bras au ciel :

— Une satanée blague !... le shériff est intervenu au moment où nous avions réussi à faire pendre le Gordon... Une fatalité !... il a demandé des explications... alors, il a emmené tout le monde chez lui pour débrouiller l'affaire...

— Diable !... s'ils le tiennent ils sont bien capables de ne pas le lâcher !...

— J't'écoute... faut aviser !...

— Avisons !...

— Tu as une idée ?

— Non !... Mais te bile pas, ça viendra !... et, en attendant, commençons par ne pas prendre racine ici... ça pourrait devenir mauvais... Allons rejoindre Betty... c'est une fille intelligente... elle trouvera peut-être quelque chose

— Tu parles d'or... En route donc !... Aie ! s'écria alors Jim, en se frictionnant les reins... je suis tout endolori... je ne peux pas avancer !...

— Pauvre vieux !... Je te prends en croupe... nous irons plus vite.

Et il aida son compagnon à monter derrière lui, non sans toutefois que celui-ci eût pu retenir quelques exclamations de souffrance étouffées.

A la porte du cottage, Betty les attendait.

— Eh bien ? leur demanda-t-elle... Vous en faites une tête ?...

— Y a de quoi !... Quelle guigne !... tout est raté... tout va mal !...

Jim, d'un ton lamentable, commença son histoire.

— Au total, conclut-il, le patron est dans une mauvaise posture, et il s'agit de l'en tirer !...

Betty l'avait écouté en silence.

— Pas commode ! répondit-elle en hochant la tête lentement... Qu'avait-il besoin d'aller se fourrer dans ce guépier ?... Il est toujours le même !

Ils se concertèrent quelques instants, puis :

— Attendez, reprit-elle tout à coup, une petite flamme dans les yeux... Voyez-vous, mes amis, essayer de délivrer Blake par la force, ce serait folie... Il doit être bien gardé... Il ne faut donc pas nous exposer inutilement...

— Mais quoi, alors ?

— Opérer par la ruse... démontrer tout simplement son innocence au shériff et l'obliger à le remettre en liberté !...

Le « Rat » lui éclata de rire au nez :

— Vous en avez de bonnes !... mais, ma pauvre fille, il voudra des preuves... Et des preuves !...

— Nous les apporterons ! répartit tranquillement Betty. Ecoutez un peu... Que va faire maintenant le shériff ?... il l'a dit... une enquête... En quoi consistera-t-elle ?... à interroger miss Morton... Si elle déclare formellement qu'elle s'est trompée et que c'est la première fois qu'elle voit Fred, le shériff sera bien obligé, faute de plaignante, de le relâcher de suite.

— Comment espérer que miss Morton ?...

Elle l'interrompit en riant :

— Nigaud !... miss Morton dira ce qu'il faudra qu'elle dise parce que miss Morton sera tout simplement Betty... Que diable, mes bons amis, c'est le moment où jamais de me servir de ma ressemblance avec cette jeune fille !... je me substitue à elle auprès du magistrat et je fais relaxer Blake !...

— Epatant ! approuva le « Rat » avec enthousiasme... le patron a décidément raison... Vous avez une rude caboche. Mais, ajouta-t-il en se

grattant la tête, comme il avait coutume de le faire pour marquer son embarras, et l'autre ?... Gordon ?...

Elle parut un peu déconcertée :

— C'est vrai, dit-elle, je l'oubliais... et c'est le plus dangereux de l'aventure... lui seul est capable de flairer la substitution... il se doute déjà qu'il y a entre miss Morton et moi quelque chose qui n'est pas naturel... Bah ! ajouta-t-elle en reprenant son aplomb, je tâcherai de m'arranger de façon à éviter une confrontation... je trouverai bien un moyen... et avec un peu de chance...

Elle s'interrompit, et regardant ses deux complices :

— Il s'agit d'être sérieux, reprit-elle gravement, attention... pas d'imprudence !... pas de fausse manœuvre !... tout serait manqué !... il faut que nous ayons le champ libre !... Aussi le « Rat » va-t-il aller rôder du côté du shériff et tâcher de savoir ce qui se passe là-bas ; quant à Jim, il va surveiller les alentours de l'hôtel de Gold Mountain... Quand nous posséderons des renseignements suffisants, nous commencerons...

Une heure plus tard, ayant suivi les instructions de Betty, ils revenaient au cottage lui apporter ce qu'ils avaient appris l'un et l'autre.

Barney prit la parole le premier.

Résolu à conserver sa liberté d'action à tout prix, Ralph avait réussi à fausser compagnie à ses gardes.

Comme la petite troupe chevauchait tranquillement à travers la campagne, tout à coup, il avait enfoncé violemment ses éperons dans le ventre de son cheval.

Poussant un hennissement de douleur, la bête avait fait un bond formidable et était partie au triple galop.

Surpris, les hommes du shériff n'avaient pas eu le temps de s'y opposer, et il était déjà loin quand ils avaient songé à s'élancer sur ses traces...

— Courez après lui, avait ordonné le magistrat à quelques-uns de ses hommes, et tâchez de le rattraper... Quand à l'autre prisonnier, qu'on redouble de surveillance à son égard, de peur qu'il n'en fasse autant !...

— Ah ! conclut amèrement le « Rat », quelle déveine que ce soit celui-là, et non le patron, qui ait pu s'évader !...

Betty secoua négativement la tête.

— Je ne trouve pas ! répondit-elle... Un fugitif risque toujours d'être repris... Il faut que Blake quitte le shériff la tête haute et paraissant immaculé !... C'est parfait pour nous, au contraire, ajouta-t-elle d'un ton satisfait, que Gordon se soit évadé !... Je n'ai plus à craindre, maintenant, de me trouver en face de lui... et rien ne fera échouer mon plan.

Le « Rat » cependant, n'avait pas terminé son récit. Il avait appris autre chose encore de l'agent qu'il avait réussi à faire parler.

Comme il se faisait tard, et que l'un des accusés manquait, le magistrat avait remis son enquête.

— Mademoiselle, avait-il dit à miss Morton,

veuillez avoir l'obligeance de revenir me voir demain... je vous confronterai avec le prisonnier.

Maud, remontée à cheval, avait repris avec une petite escorte que la police lui avait donnée, pour qu'il ne lui arrivât rien en route, le chemin de Gold Mountain, où Jim l'avait en effet vu rentrer à l'hôtel.

— Eh bien, s'écria joyeusement Betty, en entendant cela, tout va de mieux en mieux !... Quand elle ira trouver le shérif, Blake sera déjà en liberté... je l'aurai devancée chez lui, et elle pourra bien raconter ce qu'elle voudra !...

Puis, songeuse, soudain, elle se tut, réfléchit un instant, et conclut :

— Tout bien pesé, il vaudrait mieux qu'elle n'y allât pas !... Et peut-être pourrai-je l'en empêcher, avec un peu d'imagination ?... Je vais toujours essayer... Jim, continua-t-elle, vite du papier et un stylo...

Elle s'assit à la table, griffonna rapidement quelques lignes, en déguisant par prudence son écriture, puis ayant cacheté l'enveloppe, y inscrivit :

Personnelle et urgente
MISS MORTON

Grand Hôtel

Et, se tournant vers le « Rat » :

— Arrangez-vous pour faire parvenir immédiatement ce billet à sa destinataire...

— A votre service, répondit celui-ci. Avec un billet de cinq dollars, j'aurai tous les commissionnaires que je voudrai !...

DEUXIÈME PARTIE

Aux prises avec la Justice

I. — Au bout du fil

Ralph continuait sa route de toute la vitesse de sa monture.

Il s'agissait d'échapper à l'escouade policière lancée à ses trousses avec ordre de le rejoindre coûte que coûte, et dont les chevaux étaient certainement meilleurs que le sien.

Soudain, il s'arrêta.

Il était arrivé, comme Maud, quelques heures auparavant, sur le bord escarpé du torrent. Il ne lui était pas possible à lui non plus d'aller plus loin.

De chaque côté les rochers s'entrecoupaient à pic et, au fond, à une centaine de pieds de profondeur, l'eau mugissait, bouillonnait en cascades écumeuses.

Son sang ne fit qu'un tour.

Ne s'était-il échappé si hardiment que pour être aussi vite rattrapé ? Devait-il échouer au moment où il pouvait se croire sauvé ?

Toute l'horreur de la situation lui apparaissait.

— Jamais je ne me tirerai de là ! murmura-t-il avec découragement.

Mais, soudain, un éclair d'espoir passa dans ses yeux. Il venait d'apercevoir un tronc d'arbre en travers du précipice, probablement renversé par quelque récent ouragan.

Sans doute, à pied, on pouvait risquer de le franchir de cette façon.

A cheval, c'était une folle aventure.

En supposant que l'arbre les supporterait sans rompre, l'un et l'autre, si, par malheur, la bête faisait le moindre faux pas sur ce pont étroit, ils seraient précipités, tous les deux, au fond du gouffre.

Et pourtant, il n'y avait pas à hésiter.

Déjà il entendait, non loin, le bruit de la galopade des hommes du shérif se dirigeant de son côté.

Alors, il poussa désespérément sa monture en avant. Celle-ci, avec l'adresse extraordinaire des chevaux de ces pays-là, habitués à ces passages périlleux, ne broncha pas.

Une minute plus tard, Ralph, n'en croyant pas son bonheur, avait franchi l'immense fossé, et reprenait sa route à toute allure.

Il était temps.

La troupe lancée à sa poursuite atteignait à son tour le bord du ravin.

De loin, les policiers assistaient à cette prouesse peu ordinaire, stupéfaits, malgré eux, de l'audace du cavalier.

Mais que pouvaient-ils faire contre lui ?

S'engager à sa suite sur la mince passerelle, et essayer de franchir l'obstacle de la même façon ?

Un homme, sur un signe du chef, s'approcha du précipice, et examina un instant les rocs escarpés, puis l'onde écumeuse.

Et revenant vers ses camarades :

— Diable, déclara-t-il en hochant la tête, pour tenter ce passage, il faudrait n'avoir ni femme ni enfants !

Ralph était sauvé.

Hors de leur atteinte, il se hâta de reprendre le chemin de Gold Mountain. Malgré lui, il se sentait inquiet au sujet de Maud. Le shérif l'avait-il gardée à sa disposition pour se venger de sa fuite ? Ou bien, n'ayant aucun motif pour la retenir prisonnière, l'avait-il relâchée ?

Il était si préoccupé par cette pensée que, ne sachant pas exactement où il se trouvait, il résolut d'entrer dans un cottage quelconque, sur la route, pour téléphoner au Grand Hôtel et demander si la jeune fille était de retour.

Il attacha son cheval à une branche d'arbre, et pénétra dans la première villa qu'il rencontra.

A sa grande surprise, elle était vide. Le propriétaire ne s'était pas même donné la peine de fermer la porte en s'en allant.

Personne ne répondit à son appel.

Dans ces contrées, il faut être débrouillard et on ne se gêne point. Notre héros pénétra donc tranquillement dans le salon et, avisant un téléphone sur une table, s'y installa pour obtenir la communication avec Gold Mountain.

— Si on vient, se dit-il avec flegme, je m'excuserai... allô !... le Grand Hôtel, please ?... allo !... Miss Morton est-elle rentrée ?...



(Cliche L'Unité)

JUNE CAPRICE

Si la beauté n'existait plus en ce monde, on la retrouverait au cinéma ! pourrait-on dire avec un proverbe qui serait parfaitement juste.

Où pourrait-il exister, en effet, une pléiade plus complète de créatures exquises incarnant tout le charme et toute la grâce féminine ?

Les étoiles, dans ce ciel radieux, sont innombrables. Voulez-vous des noms ? Feuillotez *Cinémagazine*. Il y en a de toutes sortes. Chacune a sa beauté particulière. L'une est une blonde délicate. L'autre une brune ardente. Celle-ci n'a pas sa pareille pour incarner les femmes fatales. Celle-là, qui semble modeste, douce et timide, interprète merveilleusement les ingénues.

De ce nombre est June Caprice, dont nous allons esquisser, à grands traits, la biographie.

A l'état-civil, elle s'appelle Miss Betty Lawton, née à Arlington, vers 1899. Mais cela importe peu à ses innombrables adorateurs. Ce qui les intéresse seulement, c'est qu'elle soit très blonde, de ce blond cendré que l'on compare aux épis mûrs

ou aux rayons de soleil et qu'elle ait les yeux bleus, ces yeux admirables que l'on dépeint deux bleuets ou un coin de ciel ou encore un reflet de mer — le répertoire des poètes est infini !

Joignez à cela une taille de guêpe, un corps adorablement souple, un visage aux traits harmonieux et fins, trente-deux perles, en guise de dents, rangées dans l'écrin rouge de ses lèvres, un air de gaieté malicieuse, un regard ensorceleur, et je crois que nous avons ainsi le portrait d'une des étoiles — là-bas on dit une *star* — les plus fêtées d'Amérique.

Comment cette créature exquise vint-elle au ciné ?

Fut-elle actrice pour ses débuts ? Une vocation irrésistible l'amena-t-elle dans les studios ? Dut-elle lutter contre sa famille qui eût désiré faire d'elle une bonne mère de famille entourée de beaucoup de babies ? Est-ce le hasard, au contraire, qui décida d'une carrière qui devait être si brillante ?

Je regrette bien pour les lecteurs du *Cinémagazine* de ne pouvoir leur donner un renseignement tout à fait précis, mais

L'Histoire n'a pas encore enregistré officiellement ce point délicat et on en est encore réduit aux conjectures.

Donnons les différentes versions et les admirateurs de la jolie June Caprice choisiront celle qu'ils préfèrent.

Première version. — Betty Lawson se promenait tranquillement dans une rue de Boston, quand

un des plus grands managers du Ciné américain, venu par hasard dans la ville, la rencontra.

Il s'arrêta, muet de surprise, et s'écria :

— Mais je n'ai jamais rien vu de plus délicieux !... cette enfant a cent mille dollars par an dans la physionomie ! Si sa mère voulait me la confier, j'en ferais une de mes étoiles !

Huit jours après, son nom paraissait en vedette sur une bande. Betty Lawson, muée en June Caprice, avait non plus des milliers, mais des millions de dollars dans son sourire.

L'Histoire est jolie. Elle fera rêver bien des jeunes filles. Elles feront bien, toutefois, si elles sont prudentes, de ne pas répondre aux inconnus qui les accosteront ainsi dans la rue. On y trouve, comme le Petit Chaperon Rouge, plus de loups que de managers américains en voyage.

Seconde version. — Un journal de Boston avait organisé un concours parmi les jeunes filles de la ville. Il s'agissait de ressembler le plus possible à Mary Pickford, une étoile déjà illustre sur l'écran. Betty

Lawson envoya sa photographie et obtint le premier prix. Elle fut aussitôt engagée par une firme à des appointements d'ambassadeur, eut une auto, un chien de police et des bijoux à ne savoir qu'en faire.

Ce n'est pas mal non plus. Mais enfin, en France, nous avons Mlle Agnès Souret, et cette version n'est plus très originale.

Troisième version. —

Betty Lawson, piquée de la tarentule de l'écran, commença par se présenter partout et ne trouva aucun engagement. Elle ne se laissa pas décourager. Elle redoubla d'efforts. Elle gagna tout d'abord, vingt-cinq dollars par semaine. La moindre dactylographe touchait davantage. Enfin, le succès vint. Peu à peu, après avoir beaucoup travaillé, elle se perfectionna et fut appréciée de plus en plus par le public. De ce jour-là, son succès ne fit que croître. Elle a maintenant une des

premières places et des plus méritées parmi les grandes « star » américaines.

De ces trois versions, je suis sûr que c'est la dernière que préfère June Caprice qui sait, au moins, plus heureuse qu'Homère, dans quelle ville elle est née exactement.

Qu'ajouter maintenant ?

Qu'après avoir tourné quelques années pour une maison américaine, elle vient de signer avec Capellani, un manager français, qui lui fait interpréter des films fort intéressants que l'on voit dans les écrans du monde



(Cliche Pathé)

PETITE CORRESPONDANCE

Cinémagazine, répondra, sous cette rubrique, à toutes les questions ayant trait à la cinématographie, qui lui seront posées par ses lecteurs.

Arlette R. Bordeaux. — Impossible de répondre à des questions aussi imprécises. Que voulez-vous savoir, exactement ?

Juvandor. — 1^o Fin 1921, paraît-il ; 2^o Fantomas, version américaine, sera présenté en France, 20 épisodes. Date inconnue ; 3^o De six mois à un an ; 4^o Oui, mais par intermittence.

Lili. — Mary Osborne est née en 1911 à Denver. **Louis B.** — Cinéma et Cie, par Louis DELLUC, (Bernard Grasset, éditeur).

Cinetac. — Douglas Fairbanks : « Clune Studio Melrose Avenue, Los Angeles (Californie), U. S. A. »

Jacques. — Ecrivez-lui et elle vous enverra peut-être sa photo : « Fox Studios 1401 Western Avenue, Los Angeles, Californie, U. S. A. »

M.-T. — L'ex-madame Chaplin est Mildred Harris. Oui, avec William Hart dans *Grand-père*.

Henry Nelson. — 1^o Le Film d'Art ; 2^o La Rafale, de BERNSTEIN ; 3^o Fanny Ward.

M. B. — Huguette Duflos, 26, boulevard Maiesherbes, Paris.

Bob. — 1^o Non, cette artiste n'est pas Mme Chaplin ; 2^o Edna Purviance, née en 1894 dans l'Etat de Nevada.

Léopold C. — Sessue Hayakawa est né à Tokio le 10 juin 1889.

Charles Henry. — Charlot (Charles Spencer Chaplin) est d'origine anglaise, né à Brixton le 16 avril 1889, près de Londres. Naturalisé américain.

N. M. — Enchanté de savoir que vous montez à cheval. Malheureusement, cela ne suffit pas pour réussir. Réfléchissez.

Cinémaniacque. — Non, Jean Signoret est le frère et non le fils de Gabriel Signoret. Celui-ci est le plus connu.

Primerose. — L'ouvrage de Louis Delluc est intitulé *Photogénie*, prix 10 francs. Oui, pouvons vous le procurer. Ajoutez frais de port.

Vieux Charles. — 1^o Les artistes qui tournent actuellement *L'Atlantide*, d'après le roman de Pierre Benoit, sont : Mlle Napierkowska (Antinea), M. Melchior (capitaine de Saint-Avit), Mmes Iribe, Christiane Mancini, etc. Impossible de vous fixer exactement sur l'époque où ce film paraîtra à l'écran.

2^o Les interprètes de *Mathias Sandorf* sont : Romuald Joubé (Sandorf), Jean Toulout (Silas Toronthal), Yvette Andreyor (Sava), Mme Pelisse (Mme Toronthal) ; 3^o Impossible de vous indiquer une date.

Un lecteur de Cinémagazine. — Fin janvier. L'héroïne du *Pauvre Amour* est Lilian Gish et son partenaire Robert Harron. Nous vous renseignerons bientôt au sujet de W. Russell. Vous pouvez lui écrire : « American film Studio, Santa Barbara, Californie, U. S. A. »

Un Cinéman. — Voir plus haut.

N.-B. — Nous répondrons la semaine prochaine aux lettres qui nous sont parvenues après la mise sous presse du présent numéro.

entier, y portant sa jeune et resplendissante renommée.

La liste de ses films est longue. Citons, notamment, *la Lanterne Rouge*, *Oh ! Boy ! Le Danseur inconnu*, *Sans Nom*, *Miss U.S.A.*, *L'Espiègle*, *La Fleur enchantée*, *Cendrionnette*, *Le Rêve et la vie*, *Le Baiser camouflé*, etc., etc...

Maintenant, quelle fut, dans toutes ces productions celle qu'elle préfère.

— Je n'ai jamais joué qu'un rôle que j'ai aimé, déclara-t-elle mélancoliquement, dans un intérieur. J'y paraissais sans mes boucles habituelles et sans fanfreluches. Alors des milliers de lettres m'arrivèrent de tous les côtés. On me demandait de redevenir une ingénue...

Pour notre plus grande joie, June Caprice est redevenue cette ingénue délicieuse, éclatante de charme, de jeunesse et de grâce qui n'a qu'à sourire pour triompher et apparaître sur l'écran pour être aimée...

Raymond DEUTE.

GALERIE DES AUTEURS ET METTEURS EN SCÈNE



Louis PAGLIERI

Directeur metteur en scène de « La Parisienne-Films »

débute comme metteur en scène du film inoubliable : « Fumeurs d'opium ».

Engagé à New-York, tourna et mit en scène « La Fille du Shérif », le prototype du film américain.

Rentré en France, fonda La Parisienne-Films qui a déjà mis à l'écran : « Les Faussaires » avec Mathot, « Le Carillon de la Victoire » avec A. Brabant, « Nelly », « La Grande Rivale », « L'Hiron-delle d'Acier ».

En cours : « Paris mystérieux » avec Gautier et Damarès, et bientôt « L'Ile maudite » avec Volbert et... Louis Paglieri. Louis Paglieri joint au talent de l'artiste la science d'un excellent technicien, et nous verrons sur l'écran de nouvelles œuvres de haute valeur signées de son nom.

LA HURLE

Les époux Daniel et leur fille Juana vivaient heureux, en dépit de leur dangereux et pénible métier de dompteurs.

Leur ménagerie était leur seule fortune et ne devait son succès qu'au terrible lion Brutus.

La témérité de Daniel était si grande, la férocité du fauve si redoutable qu'il y avait foule à chaque représentation. Un Américain, Mr. Holwig, suivait même la ménagerie de ville en ville, dans l'espoir d'assister à un spectacle unique, celui de voir, un jour, Brutus dévorer Daniel.

Si ce numéro venait à manquer au programme, les recettes seraient nulles. Un nommé Odrick attaché comme second dompteur à la ménagerie, n'est pas sans le savoir.

Or, un jour, en quittant Montpellier, Daniel tombe du faitage de sa baraque et se brise une cheville en deux endroits.

Seule la fatalité apparaît comme étant l'unique cause de cette chute. On accuse un écou de s'être desserré, quand c'est en réalité

une main criminelle, celle d'Odrick, qui a tout préparé pour qu'au démontage de la charpente, Daniel soit entraîné dans le vide.

Pour le dompteur, c'est l'immobilité absolue pour près de deux mois... C'est la ruine ! Pour Odrick, c'est l'espoir de devenir propriétaire de la ménagerie.

A Marseille où sont venus, malgré tout, s'installer les Daniel, les affaires périclitent au point que la fermeture de la ménagerie s'impose.

Juana supplie Odrick de présenter Brutus, mais celui-ci refuse, comme bien on le pense. Dans quelques jours, les bêtes mourront de faim ? ?...

Cependant, un journal forain apprend aux Daniel que le jeune dompteur Jacques Arnold, travaille à Toulon, à la ménagerie Laurent. Jacques est le frère de lait de Juana et les deux jeunes gens caressent l'espoir de se marier un jour.

Le soir même, Jacques recevait ce télégramme.

« Accepterais-tu présenter Brutus ? Supplie Laurent te permettre de venir. Situation désespérée par suite accident. Demain, bêtes seront sans nourriture. Daniel »

Laurent permet. Jacques accepte avec joie. Il télégraphie à ses amis qu'ils peuvent annoncer la réouverture pour le soir même, qu'il partira en moto de Toulon après le spectacle de la matinée et qu'il sera à Marseille à dix heures pour son entrée en cage.

Mais l'arrivée de Jacques, c'est l'écroulement de tout le rêve d'Odrick. Aussi le misérable, avec la complicité d'un nègre du nom de Ben-Ali, va-t-il empêcher Arnold d'achever sa route.

En effet, celui-ci, à dix heures, n'est pas arrivé et le dernier numéro précédant celui de Brutus vient de finir.

Les Daniel sont au comble de l'inquiétude. Le public s'impatiente et chaque minute qui s'écoule transforme cette inquiétude en angoisse et cette impatience en colère.

— Notre argent ou Brutus !!! hurle la foule.

La police intervient. La situation devient des plus critiques. Mais à ce moment, on vient prévenir les Daniel qu'au bar situé en face de la ménagerie, on demande Juana au téléphone... Elle y court.

— Allo !. Juana ! !...



Cliché Pathé
Le lion Brutus

— C'est toi, Jacques !...
Et celui-ci répond d'une voix faible, graduellement expirante...

— Oui... accident... Moto brisée !...
Jua...

Une plainte a suivi le mot inachevé.

— Allo !... Jacques !... Allo ! !...

Mais plus de réponse !... Le silence !!

Un fagot de pins jeté du haut d'un pont sur Jacques au moment où il en franchissait l'arche à toute allure, a fait faire une terrible embardée au jeune homme.

Cet acte criminel est l'œuvre d'Odrick. Et c'est d'un château situé dans la banlieue de Marseille que Jacques a tenté d'expliquer la cause de son retard... Mais une syncope l'a empêché de fournir plus de détails...

Folle de désespoir, Juana retourne auprès des siens et leur apprend l'horrible nouvelle ! Que faire ?... Rendre l'argent ?... C'est impossible ?... Odrick a exigé deux mois d'arriéré qui lui étaient dus avant d'entrer en cage !... Et c'est sur la recette qu'il a été payé.

C'est donc Brutus qu'il faut donner à cette foule hurlante,

égoïste... Daniel a une dette à payer... Il se sacrifiera... Cloué sur une chaise, il se fera porter dans la cage centrale et affrontera la férocité de la bête !...

— Tandis que Paillason et Julot vont venir me chercher, dit-il à Juana, cours annoncer à ces bêtes féroces que tel que je suis, je vais leur présenter Brutus !...

Il sait bien qu'il s'en va à la mort,

mais la foule hurle. Il faut la payer !... Mais Juana, après avoir embrassé son père, s'est élancée vers la cage centrale et, d'une voix haute et ferme, fait cette annonce au public.

« Mesdames, Messieurs,

« Comme le dompteur Jacques Arnold ne peut venir par suite d'un accident de motocyclette et comme mon père, malade, est dans l'impossibilité de travailler, c'est moi qui vais vous présenter le lion Brutus ! »

Deux cris déchirants ont suivi ces mots ! C'est Daniel et sa femme qui les ont poussés en entendant ce que Juana vient de dire.

Abandonnant Daniel qui fait des efforts surhumains pour se mettre debout, sa femme, Paillason et Julot se sont élancés vers la cage centrale pour arrêter Juana dans l'exécution de son sublime sacrifice... Mais il est trop tard, le public en délire applaudit les premiers exercices de Brutus sous le fouet impérieux de la jeune fille !...

Le numéro suit normalement son cours, mais au moment où elle est parvenue à faire dresser Brutus devant elle, un vertige la prend, la fait chanceler et

l'abat aux pieds du fauve.

Juana est perdue !... La bête s'est élancée sur elle !...

Aux bruits de la panique qui s'est produite, Daniel et sa femme ont deviné le drame épouvantable qui se passe !...

Mais Paillason, le vieux clown, veillait, la fourche en mains, prêt à intervenir !... Aussi, avant que le fauve ait pu don-



Le dompteur Daniel (Cliché Pathé)

ner son coup mortel, les deux pointes acérées de la fourche de Paillasson se sont plantées vigoureusement dans les yeux de la bête qui, aveuglée, rugissant, a pu, dès lors, être forcée dans une cage voisine.

* *

De l'avis d'un docteur appelé en hâte, les blessures de Juana sont sans gravité !...

D'ailleurs, n'a-t-elle pas désormais le meilleur des baumes pour calmer et guérir ces blessures ? Celui d'avoir à la fois et sauvé l'existence de son père bien-aimé, et sauvé celle de la vieille et bonne ménagerie qu'elles fait vivre. Le baume également si doux d'avoir Jacques Arnold auprès d'elle...

Revenu de la syncope qu'il avait eue en téléphonant, ses hôtes avaient tenu à le conduire aussitôt en automobile à Marseille.



Juana

Cliché Pathé

Et puis, Juana n'a-t-elle pas réalisé en outre un des plus beaux rêves qu'elle eût pu faire !... Celui de la richesse ! Le multimillionnaire, Mr. Holwig, enthousiasmé par le courage de Juana, et pour payer le spectacle unique auquel il vient d'assister, n'a-t-il pas déposé, sur le corps tout meurtri de la vaillante enfant, un chèque qui vaut une fortune !...

* *

Le soir même du drame, Ben Ali avait étranglé l'infâme Odrick pour lui avoir refusé le prix de l'attentat contre Jacques.

Quant à Brutus, il était devenu descente de lit. Et un an plus tard, le soir des noces de Juana et de Jacques, sur la peau de ce lion autrefois si redoutable, tomba la douce neige de quelques fleurs d'oranger et de quelques roses toutes meunues et blanches.

LA MURLE

Production PHOCÉA

:- sera présentée par :-

:- PATHÉ :-

(Édition 18 Mars)

Nous commencerons prochainement

NOTRE PREMIER GRAND CONCOURS

Ouvert à tous les fervents du Cinéma

NOMBREUX PRIX EN ESPÈCES

Cinémagazine Actualité



LA DETTE ALLEMANDE AUX ALLIÉS

Le coffre-fort du Reich avec ce que comptent nous donner les négociateurs de Berlin.

LA PRÉFECTURE ÉDITE UN FILM

« La fiancée du chauffeur », de M. Raux, enseigne aux piétons et aux chauffeurs les cent façons d'écraser et de se faire écraser.

Au moins nous serons écrasés « réglé-men-tai-re-ment... »

FILMS A COSTUMES

— Quoi ? tu tournes *Les Trois Mousquetaires* chez Pathé ?
— Tu n'es pas à la page, mon vieux, tu oublies le mardi-gras et le bal de l'Opéra !...



ENCORE UN MERCANTI !

— C'est inouï !... Il y a des gens qui font argent de tout !

LE SALON DES INDÉPENDANTS

Préparation des jeunes générations aux horreurs de la prochaine « dernière guerre ». Mutilations volontaires de l'espèce humaine par des artistes barbares...

PROCHAINEMENT :

Latude, pardon..., Landru, ou X années de captivité.
Film en 100 épisodes.
Réalisé par M^{re} Bonin.
Opérateur : M^{re} de Moro-Giafferi.



PALE IMITATION

— C'est pas de veine ! J'allais justement montrer ce que je sais faire dans le genre Douglas Fairbanks !...

POUR ÉCHAPPER À LA TAXE

— C'est le locataire du cinquième qui a vendu son piano dernièrement, vous savez ?... Il apprend le cor de chasse et la grosse caisse !

MOT DE LA... FIN !

— Ce n'est pas de veine !... Ce pauvre Machin est mort jeudi, juste la veille du jour où l'on donne le dernier épisode du « Masque aux dents aurifères !... »

Les Scénarios du Ministère de l'Agriculture

Il était une fois un Ministre de l'Agriculture, qui se rendit un jour aux bonnes raisons d'un de ses collaborateurs avisés et qui eut l'idée — après son collaborateur, bien entendu — d'établir des films cinématographiques agricoles. Ce ministre, qui ne l'est plus, s'appelait M. J.-H. Ricard. Animé d'excellentes dispositions, il eut le tort de ne pas s'adresser tout de suite aux professionnels, pour leur demander de réaliser ce qu'il voulait, c'est-à-dire des films destinés à la propagande, à l'enseignement agricole, à la diffusion des méthodes rationnelles de culture ou d'élevage, de procédés professionnels pratiques. Il préféra organiser un concours public de scénarios.

M. J.-H. Ricard, avec le zèle des néophytes, pensait que, grâce à ce concours, qu'il allait faire surgir non seulement des faubourgs de la Capitale, mais encore des préfectures, sous-préfectures et chefs-lieux de canton, une armée de cinégraphistes qui révolutionneraient l'art du scénario. Il fit donc annoncer par la presse parisienne et surtout par la presse départementale, que des médailles de vermeil, d'argent, de bronze et des lettres de félicitations, seraient généreusement décernées aux lauréats, ainsi que, peut-être, quelques vagues primes en espèces.

« Casse-cou ! » cria-t-on au ministre. Il serait excellent de posséder des films agricoles. Mais pourquoi diable demander à Monsieur N'importe-Qui d'en établir le scénario ? Il est déjà assez délicat de mettre sur pieds un scénario de film dramatique ou comique et des professionnels rompus à ce genre d'exercice sont impuissants parfois à vaincre la difficulté. Comment voulez-vous que des non-professionnels arrivent à un résultat, puisque vous compliquez le problème en demandant de traiter des sujets particulièrement ardu : séchage des fruits et des légumes, soins à donner au fumier, comment organiser les élevages de lapins, etc... Les professionnels ne voudront pas courir les risques d'un concours et les non-professionnels vous enverront — et pour cause ! — des insanités. »

Le ministre ne voulut pas écouter de si sages conseils. Il n'en fit qu'à sa tête. Il commença par créer une commission composée de personnages officiels, qui ont avoué depuis, n'avoir jamais été au cinéma de leur vie. Faisons exception toutefois pour trois ou quatre d'entre eux, qui constituèrent une minorité impuissante.

Les discussions de cette commission n'ont pas été enregistrées par un sténographe et nous le regrettons. Quel document serait cette sténographie, pour écrire l'histoire des essais officiels de propagande par le film ! N'insistons pas pour aujourd'hui.

La campagne de publicité en faveur du concours du Ministère de l'Agriculture, était à peine terminée, que déjà des scénarios commencent à arriver rue de Varennes. A défaut de Paris, Quimper-Corentin, Landerneau, Pénas et Brive-la-Gaillarde donnaient ! Le receveur des contributions directes et le lieutenant de l'ouvrier sentaient un cœur de cinégraphiste bondir dans leur poitrine et s'empresaient de montrer au ministre qu'ils avaient de l'imagination et des lettres. Bien mieux, le notaire et le marchand de sons et farines, arrangèrent une collaboration pour fixer en un scénario définitif, les mérites comparés de la pomme de terre de Bretagne et de celle de Hollande. Tout cela n'était guère palpitant.

Lorsque la date de clôture du concours fut atteinte, l'on dénombra trente-huit concurrents. Seulement ! La commission examina les scénarios et, d'autorité, élimina d'abord les deux ou trois qui se rapprochaient le plus — mais encore de très loin — du résultat désiré. Elle finit, après bien des hésitations, par décider qu'une lettre de félicitations serait adressée à un seul concurrent et des missives de consolation aux trente-sept autres apprentis cinégraphistes. Enfin, comme tout se termine en France par un rapport, elle en rédigea un, dont nous avons pu, à prix d'or, nous procurer la conclusion que voici :

« D'une façon générale, le Jury estime que si le concours de scénarios a eu l'heureux résultat de créer un mouvement très net d'opinion, en faveur du cinéma éducateur, il permet de constater qu'il est pour ainsi dire impossible d'obtenir d'un seul auteur, une œuvre qui donne pleine satisfaction au double point de vue agricole et cinématographique. Il croit en conséquence, devoir appeler l'attention de M. le Ministre sur l'intérêt qu'il y aurait, si l'on veut obtenir des réalisations prochaines, à arrêter la liste des sujets les plus urgents à traiter et à charger des spécialistes agricoles d'en préparer le développement en collaboration avec un technicien cinématographe. Il semble que ce soit par l'union étroite de ces deux compétences qu'on puisse réaliser d'intéressantes productions. »

Et voilà ! Était-ce bien la peine de se donner le mal de rater un concours, pour en arriver à formuler des indications que n'importe quel professionnel du cinéma aurait pu fournir au ministre.

Espérons que M. Lefebvre du Prey, successeur de M. J.-H. Ricard, nous donnera bientôt les films de propagande dont nous avons besoin, mais que, cette fois, il ne commettra pas la faute de faire fi des gens de métier.

PIERRE DESCLAUX.

Les Films sont destinés au Public On l'oublie un peu trop

JE suis un vieil amateur de cinéma. Tout m'y attire, et pas un détail de mise en scène ne me laisse indifférent. Un vase posé sur un coin de table, un coussin abandonné au fond d'un divan, une lampe dont la chaude lumière caresse un front, deviennent pour moi, parfois, des sujets de joie pareille à celle que peut faire naître la vue des plus beaux tableaux de maîtres.

Puis-je m'autoriser de cet amour de l'art muet pour dire une fois encore à nos metteurs en scène qu'ils font souvent fausse route ?

Oui. Car la plupart des metteurs en scène ne travaillent pas pour le public, pour la foule des spectateurs, pour ceux, en somme, à qui sont uniquement destinés les films qu'ils tournent, mais pour eux, je veux dire chacun pour son ou ses confrères, et cela, je le répète, sans se soucier le moins du monde du public. X... a-t-il réalisé tel effet de lumière dans son dernier film ? A-t-il réuni dans un salon des meubles Renaissance ? a-t-il utilisé une terrasse de marbre blanc ! Aussitôt Z... voudra réaliser effet de lumière plus extraordinaire, assembler mobilier plus Renaissance encore (si j'ose dire !), découvrir terrasse, jardin, parc ou étang plus somptueux — « pour en boucher un coin » à son ami X..., tout simplement.

Et le public a subi effet de lumière extravagant, mobilier sans utilité, terrasse inopportune.

Effet de lumière ! En a-t-on usé et abusé des effets de lumière. Parce qu'UNTEL avait imaginé de curieux effets de clair-obscur — que d'ailleurs la foule n'avait point appréciés, — ce n'a été pendant un temps qu'effets de lumière ou plutôt effets d'ombre tels qu'on ne distinguait même plus les personnages sur l'écran !

Est-ce cela faire du cinéma ? mais pas du tout. Avant de penser aux décors, à la fastueuse mise en scène et aux « effets », il faudrait d'abord découvrir un bon scénario. C'est là la base par où pèchent la plupart des films. Le bon scénario

trouvé, il faudrait que les personnages se meuvent tout simplement dans un cadre adéquat au lieu, au temps, au sujet, et cela dans une lumière suffisante — je veux dire normale.

La foule est prise par un sujet et ne s'intéresse qu'à la seule suite logique de ce sujet. Faites jouer une partie de tennis par des jeunes filles chaussées de souliers à talons Louis XV : le public se rendra-t-il compte de cette erreur, de cette faute ? Mais non, mais non. Ce qui l'occupe, c'est l'action elle-même, la seule action, mais il faut précisément que cette action l'empoigne dès le début, le tienne serré au collet et ne le lâche qu'au dernier tableau. S'il a été « pris », il applaudira, il fera un succès au film, il en vantera au dehors la beauté et l'attrait. Mais si votre histoire est absurde et nulle, encore que parsemée de détails de mise en scène qui auront fait votre joie à vous, metteurs en scène, le public dira en quittant la salle du cinéma : « C'est idiot. » Voilà la vérité.

Metteurs en scène, croyez-moi : travaillez pour votre clientèle et non pour votre petit amour-propre personnel. Allez au cinéma souvent. Guettez, le soir dans l'ombre d'une salle, l'expression de celle pour qui vous devez travailler : la foule. Ecoutez ses réflexions à la sortie et, comme l'on dit : « prenez-en de la graine ! » Dépenser des centaines de mille francs pour avoir une image baignée de telle ou telle lumière — souvent d'ailleurs invraisemblable (il y a au cinéma des lampes à pétrole qui éclairent comme le soleil de Provence !) — c'est inutile, inutile. Considérez certains films américains, si simples d'effets, tellement simples qu'ils apparaissent pris dans la vie même, mais dont le thème est excellent. Considérez quelques films français bons : *Les Cinq Gentlemen maudits*, *Petit Ange*, *L'Homme qui vendit son âme au diable*, par exemple — et réfléchissez.

Éditeurs, c'est à l'auteur d'un bon scénario qu'il faut ouvrir votre coffre, c'est à une mise en scène simple mais exacte qu'il faut vous attacher. Alors tout effort sera récompensé, toute œuvre sera digne de louanges, et le Public, content, viendra et reviendra au cinéma.

N'est-ce pas pour cela que vous tournez des films ? L. D.

Ce que veulent les Exploitants

« CINÉMA » ouvre sa seconde enquête et demande aux directeurs de cinémas de vouloir bien répondre aux questions suivantes :

- 1° Quel genre de films désirez-vous voir « sortir » par les éditeurs ?
- 2° Quels sont les films qui, jusqu'à présent, plaisent le plus à votre public ?
- 3° Quelles améliorations souhaitez-vous dans le système actuel de location ?

Les réponses à cette enquête, dont il serait superflu de souligner la portée, seront publiées et aideront beaucoup, espérons-le, au progrès et à la prospérité de la cinématographie française.

La publication des réponses les plus intéressantes commencera dans le numéro.

Lire dans notre prochain numéro l'article de E. VUILLERMOZ

Ce que l'on dit, Ce que l'on sait, Ce qui est...

Pourquoi ?

POURQUOI les programmes des salles de cinéma sont-ils invariablement composés des actualités, d'un documentaire, d'un comique et d'un drame ?

Les vrais comiques sont rares ; on rit par conséquent rarement, mais les drames abondent et l'on pleure tout le temps. Ne pourrait-on trouver une autre formule ?

NOTRE vaillant confrère Charles Le Fraper, fondateur du *Courrier* est le premier directeur d'une publication cinématographique dont la boutonnrière s'orne du ruban rouge. Mais Charles Le Fraper n'a pas été décoré par un quelconque ministre de l'Intérieur pour services rendus à des politiciens ; c'est pour services rendus au pays, sur le front, que le lieutenant Le Fraper a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Un procédé radical.

M. LOUIS FEUILLADE, le metteur en scène des *Deux Gamines* et de *Barrabas* est un charmant garçon, mais quand il se fâche, il n'y va pas par trente-six chemins. Sa franchise brutale fait le désespoir de ceux qui cherchent à user vis-à-vis de lui, de procédés déloyaux. Il ne peut tolérer à ses côtés, la présence de quelqu'un qui s'est mal conduit à son égard et s'en débarrasse par tous les moyens... cinématographiques en son pouvoir. Aurait-il engagé un artiste pour vingt épisodes, qu'il s'empresse de le faire tuer — dans le film bien entendu — si le dit artiste s'est mal comporté avec lui. Procédé radical, n'est-ce pas ?

Les risques du métier.

Il n'est pas toujours drôle de tourner des films à épisodes, surtout quand ces films sont émaillés d'aventures extraordinaires. Tout récemment, la reine des films à épisodes, Eileen Sedgwick, faillit être dévorée par un tigre, qui se prêta mal à un jeu de scène et se jeta sur elle. A travers les barreaux de la vaste cage, on put frapper sur l'animal à coups de barre. Il abandonna un instant Eileen Sedgwick, pour faire face à ses agresseurs, mais il obstruait ainsi la porte de la cage et empêchait la sortie de l'artiste. On dut se résoudre à abattre le fauve avec une carabine. Le lendemain même, Eileen Sedgwick suspendue au-dessus d'un précipice par une corde, fut lancée dans le vide, cette corde s'étant brisée sur l'arête d'un rocher, elle tomba heureusement dans les branches d'un arbre et en fut quitte pour la peur. On ne nous dit pas si ce dernier accident fut filmé.

D'où viennent les vedettes ?

UN de nos grands confrères américains, pose à toutes les artistes de cinéma, la question suivante : « Comment êtes-vous venue au ciné ? » Il reçoit des réponses qui montrent quelle différence existe entre le recrutement des artistes fran-

çais et celui des artistes américains. Chez nous, il est rare qu'on ne fasse pas appel à des professionnels du théâtre, au lieu qu'en Amérique, si l'on trouve un sujet exceptionnel dans n'importe quel milieu, on l'engage. Beaucoup de vedettes américaines ont débuté modestement dans l'existence, comme par exemple la charmante Kate Davenport, qui quitta pour le cinéma un petit, tout petit commerce de poupées.

Au pays des films.

LA Californie est devenue on le sait, la république du cinématographe. Toutes les firmes américaines y ont installé des studios et les grandes vedettes y achètent à prix d'or des propriétés. Lors de la dernière vague de froid qui s'abattit sur l'Amérique, une tempête de neige poudra de blanc les pittoresques paysages des environs de Los Angeles. L'aubaine était bonne. Une activité extraordinaire régna dans les studios. On créait à la hâte des scénarios. Le jour même tous les metteurs en scène étaient dehors, en train de tourner dans des paysages de neige. Cela fait présager une nouvelle vague de froid... au moins sur l'écran.

MME Germaine Dulac pense pouvoir filmer cette année *La Mort du Soleil*, de M. André Legrand, puis l'adaptation d'une pièce danoise de M. C. Molbech, *Rêve et réalité*, et enfin une petite fantaisie : *Ce que durent les roses*. Elle espère réaliser ces films en France ou en Italie avec le concours d'une nouvelle vedette de l'écran que l'on remarquera sûrement, Mlle Denise Lorys. Mme Germaine Dulac tournera aussi *Le train sans yeux*, de M. Louis Delluc, avec Eve Francis.

LA Chambre Syndicale des Directeurs de Tourneés théâtrales de France, réunie en assemblée constitutive pour la défense de ses intérêts a nommé son bureau définitif qui est ainsi composé :

Président d'honneur : CHARLES BARÉT.
Président : GEORGES ZELLER.
Vice-Président : VAST.
Secrétaire : DAMIEN.
Trésorier : A. RASIMI.
Membres : A. CHARTIER, KARTAL, VOLRIC, BOURGINE, PASTON.
Conseil : M^o LHERMITTE.

L'Irlande et le Cinéma.

On connaît la sympathie d'une grande partie du peuple américain pour l'Irlande. Les moindres événements qui se déroulent dans des villes comme Dublin ou Cork, soulèvent la plus vive émotion aux Etats-Unis. On y juge l'Angleterre avec sévérité, aussi le gouvernement de M. Lloyd George a-t-il essayé de se disculper. Il a fait tourner des films de propagande, représentant des scènes de la Révolution irlandaise, d'une nature telle, qu'elles justifiaient, dans une certaine mesure, les représailles sanglantes des fameux *Blacks and Tans*.

La Fédération du Travail de New-York vient de mettre en garde les acheteurs de films anglais et leur demande de boycotter impitoyablement les bandes en question.

ce que les directeurs ont vu ce que le public verra

A LA FOX-FILM

VOLEURS DE FEMMES (*grand cinéroman en 12 épisodes*). — Encore un ! Et lequel ! Vraiment, lorsqu'on voit à quel point de perfectionnement et d'audace sont parvenus les Américains en matière de cinéma, on se demande dans quel but ils utilisent de si admirables procédés, des moyens aussi complets, pour tourner de semblables inepties. Il paraît que la Fox-Film a dépensé un demi-million de dollars pour produire ce film enfantin, sans intérêt, ennuyeux jusqu'à la crispation, et que la coopération lui a été assurée de la flotte américaine, d'avions et de dirigeables de l'Union ! Tant pis.

Que cette production cinématographique dépasse en technique, comme le dit la notice, les plus sensationnelles productions à ce jour, soit. Mais « en moyens artistiques », ah ! non !

Quant à l'histoire elle-même, je m'en voudrais de vous la déflorer. Vous aurez vite assez de cet « oriental cruel » qui, grâce à un sous-marin, capture les jeunes mariées milliardaires pour obtenir une rançon ! ...

(Ce film paraîtra en public le 11 mars.)

FILMS ECLAIR

LA CIVILISATION AU CONGO BELGE (*documentaire*). — Un bon et trop court documentaire, très intéressant et qui pourrait servir de film de propagande.

On y voit comment d'infatigables missionnaires sont parvenus à faire l'éducation des nègres et négillons du Congo belge.

LA PAGODE MERVEILLEUSE (*drame japonais, Nordisk-film*). — Lorsque l'on veut faire un film japonais et que l'on tient essentiellement à ce que la mise en scène donne l'illusion du pays où est censé se dérouler l'action, on se documente un peu et l'on choisit ses interprètes. Il est, en effet, maladroit, en l'absence d'authentique Japonaise, de réserver à une femme qui doit peser dans les 75 à 80 kilos le rôle d'une mousmée !

Mme Clara Wieth — vous voyez qu'elle n'est pas de Yokohama — qui interprète le grand premier rôle de ce film japonais, est une fort belle fille qu'on aurait plaisir à voir en maillot académique, voire en costume de bain, mais qui ressemble à une Mousmée comme Prince ressemble à Néron !

Et quelle insuffisante mise en scène ! Nulle illusion ! Ah ! le souvenir en nous de la *Lanterne Rouge* ! ...

Tenez, dans cette pagode merveilleuse, il y a — naturellement — un Bouddha. Et qu'a-t-on trouvé pour encadrer ce dieu ? Deux étagères

sur lesquelles il semble que l'on a posé des verres à ventouses...

La Nordisk a voulu faire un film à l'américaine, je me permets de lui dire qu'elle s'est trompée.

(Passera devant le public le 18 Février.)

A LA PHOCÉA

L'ESSOR (*Production Suzanne Grandais*). — Burguet continue à nous intéresser avec son roman-cinéma *L'Essor*, qui est bien le film à épisodes français le mieux conçu et le mieux fait. Film en quelque sorte régional, puisque ses épisodes se déroulent dans cent décors naturels choisis parmi les plus beaux sites français.

Et la très regrettée Suzanne Grandais y a déployé tout son talent fait de grâce, de charme et de gaieté...

UN DÉJEUNER CHEZ LA MARQUISE (*Jolly-Comédie*). — Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une jolie comédie. Ah ! non ! c'est un film qui voudrait être comique, ne l'est pas et ne le sera jamais. Peut-on dépenser de l'argent à produire de pareilles inepties ?

La Phocéa est une maison très sérieuse qui ne devrait pas se laisser amoindrir en présentant de semblables médiocrités.

CHEZ HARRY

LA CHUTE DE ROME SOUS NEZ ROND (*Comique*). — Assez drôle et curieusement mis en scène. Ce n'est pas trop long et l'on rit. On ne peut guère demander plus. C'est à voir.

LES MUTINÉS DE L'« ELSINORE » (*drame maritime d'après le roman de Jack London*). — C'est un bon film américain, avec combat de boxe, revolver et même — chose assez rare — avec poignard ! Vous voyez qu'il y a tout ce qu'il faut pour plaire aux Yankees et pour nous intéresser suffisamment.

Les scènes se déroulent à bord d'un grand voilier — un des meilleurs du Pacifique, nous dit le scénario. Il ne doit pas être très conséquent cependant, car je n'ai vu que cinq hommes d'équipage, un quartier-maître, un commandant en second, le capitaine, un chien et une cage à poules ! ...

La scène principale se déroule sur le pont du navire pendant une tempête formidable. Si elle est vraie, c'est épatant. Si c'est du chiqué, c'est vraiment bien imité et je dois en féliciter le metteur en scène dont je regrette de ne pas savoir le nom.

Le scénario est d'une grande simplicité, mais d'un intérêt qui ne se ralentit pas, il est juste de le dire.

L'interprétation de M. Mitchell Levis n'a rien de bien extraordinaire, elle est même banale. Il est vrai que cet artiste, qu'on nous présente comme un « as » de l'écran, est surtout un boxeur émérite. Quant à miss Ferguson, elle est toute douceur et tendresse. Le chien Black est admirable.

(En public le 25 Février.)

CHEZ GAUMONT

LE BANNI (Union Cinématographique italienne). — Est-il nécessaire de dire qu'il s'agit là d'un film italien ? Et d'un film possédant toutes les tares du film italien : filandreux, crispant, nettement mauvais, même comme photographie.

Le fils du grand tragédien Novelli est le protagoniste de ce film. En France — tellement il est outrancier — on en ferait un excellent comique-parodiste. Or, son jeu est si exagéré qu'on n'a pu s'empêcher de rire !

Au surplus, pourquoi ne donnerait-on point ce film comme « comique » ? Il aurait peut-être un certain succès !

VILLA DESTIN (Humoresque de Marcel L'Herbier). — M. Marcel L'Herbier est un artiste, un véritable artiste. Il n'a qu'un tort — à mon avis — c'est de faire des films qui ne sont peut-être pas destinés à tous les publics. Dans la *Villa Destin*, M. L'Herbier a réalisé tout ce que pouvait rêver sa féconde imagination.

Son scénario est d'une agréable fantaisie qui amuserait beaucoup, j'en suis certain, M. Branly, et lui suggérerait, peut-être, des idées de nouvelles découvertes.

En tous les cas, où M. L'Herbier nous a montré qu'il avait beaucoup de talent, c'est dans ses présentations, c'est dans sa mise en scène, d'un goût sûr, c'est dans son interprétation qui tient en un seul nom : M. Saint-Granier.

M. Saint-Granier ? le chansonnier ? Parfaitement, le chansonnier, l'auteur, le revuiste, l'interprète de ses œuvres, le comédien, l'artiste de café conc' ou de music-hall ! M. Saint-Granier vient de nous révéler qu'il peut être, quand il le faut, un très bel acteur de cinéma.

Ses rares facultés d'assimilation lui ont permis de faire, dans un rôle d'ingénieur, d'heureuses trouvailles. C'est très bien joué, c'est du beau travail.

Quand on pense que, à l'heure actuelle, boulevard Rochechouart, M. Saint-Granier est un épicier « très poli » spirituel et galant, on ne peut s'imaginer, en vérité, qu'il sera boulevard de Clichy, un ingénieur prodigieux.

En si peu de temps et à si peu de distance... Il est vrai que le film qu'il interprète est basé sur les progrès de la T. S. F.

Artistes de cinéma, directeurs, et vous, public, allez voir la *Villa Destin*. Rappelez-vous que c'est une « fantaisie ». Considérez ce qu'a fait Marcel L'Herbier, ce qu'il a fait faire et vous

serez, je pense, absolument rassurés sur l'avenir du film français.

(En public le 18 Février.)

LA FLÉTRISSION (Comédie dramatique de M. Leonce Perret). — Scénario un peu banal, connu, vu et revu déjà à maintes reprises. Cependant, cela plaît toujours quand c'est bien joué.

Nous savions que Dolorès Cassinelli est une belle artiste et une artiste très belle. Plastique, grâce, beauté, talent, rien ne lui manque. On a du plaisir à admirer ses premiers plans et l'on s'intéresse sans cesse à son jeu.

J'ai retrouvé dans ce film un artiste qui doit faire partie de la troupe de Perret, puisque je l'avais déjà remarqué à plusieurs reprises sans pouvoir mettre un nom sur ce visage sympathique et très photogénique.

Cet artiste, M. Denenbourg, fut très apprécié autrefois au théâtre Sarah-Bernhardt. Comment est-il arrivé aux Etats-Unis ? Quoi qu'il en soit, il joue un rôle de premier plan concurremment avec un Américain excellent dont j'ignore le nom. Quel âge a M. Denenbourg ? Peut-être une cinquantaine d'années. Son collègue yankee trente ans au plus. Or, il n'y a pas à hésiter, le Français l'emporte de beaucoup dans des rôles de sentiment... N'est-ce pas significatif ?

Et, sans amour-propre patriotique, on éprouve cependant à la fin du film comme un malaise en voyant que l'Américain l'emporte sur le Français !

Et puis, en réfléchissant, on pense : Tout de même, comme le cinéma est bien l'image de la vie !!!

(En public le 25 Février.)

A MARIVAUX

L'INSTINCT QUI VEILLE (First National Pictures). — Voici une fois de plus sous nos yeux les mœurs quelque peu étranges du Pays de l'or. Ces mœurs sont-elles donc si remarquables, selon les Américains, qu'il faille indéfiniment nous les resservir à l'écran ? Je ne le pense pas. Ce genre et les types qui en font l'attrait ont d'ailleurs bien perdu de leur pittoresque tant on a abusé d'eux.

Notons cependant que, sur un scénario quelconque, on nous a fait assister à la vision d'animaux parfaitement dressés, des ours, des oursons surtout, un mulet, une gazelle, un hibou, des canards, un hérisson, etc. Et notamment un chien, une sorte de danois qui, tour à tour, se montre très intelligemment affectueux ou féroce.

Il y a également dans ce film une poursuite dans des plaines couvertes de neige, qui vaut réellement la peine d'être vue. Ici aussi les chiens spécialement affectés au transport sont admirables.

Je ne parle que pour mémoire d'autres attractions bien américaines : on y boxe à poings que veux-tu. Le public, qui commence à être connaisseur en la matière, y prendra un plaisir extrême...

LUCIEN DOUBLON.

Chez nos Confrères

REVUE DE LA PRESSE

La question du film allemand préoccupe, à juste titre, le monde cinématographique aussi bien en Suisse qu'en Belgique, en Italie qu'en Angleterre et même aux Etats-Unis. *La Revue Suisse du Cinéma* consacre à la production allemande un article dont il faut retenir ce passage :

« La question qui intéresse plus spécialement la France est l'avantage qu'elle aurait ou n'aurait pas à renouer les relations avec l'Allemagne. Il va sans dire que les Américains vont sauter sur l'occasion et s'assurer pour une bonne part le contingent d'importation autorisé. Depuis quelque temps on remarque de fréquents conciliabules entre les grands chefs allemands et les Américains. « Robertson-Cole » commence sa réclame en Allemagne. « United-Artist » également. « Ben Blumenthal » et « Rachmann » de New-York font la navette entre New-York et Berlin et les derniers événements qui se sont passés à l'U. F. A. sont significatifs. La meilleure des vedettes de l'U. F. A., Pola Negri, vient d'être engagée par une maison américaine — par l'entremise de « Ben Blumenthal et Rachmann » — pour produire dans l'espace d'un an six films dont trois en Allemagne et trois en Amérique. La « First National Film Co » de New-York aura la représentation de ces films pour l'Amérique et l'U. F. A. pour le continent. Donc, si les films de Pola Negri n'entrent pas en France sous le nom de films allemands, ils y entreront bientôt comme films américains. Il est du reste fort probable que nombre de films allemands passent en ce moment en France sous une étiquette étrangère.

Les fameux accords entre l'U. F. A. et la « Famous Players Lasky » ne font plus parler d'eux. Etait-ce un mythe ? Mais une chose est certaine, c'est que la « Rhea Film Corporation » de Berlin a été fondée sous le protectorat de l'« American Association of Commerce and Trade », Berlin-New-York, par M. S. Georges Fromeont et la « Rhea-Film ». La maison a son siège à New-York et est inscrite au registre du commerce américain. Le siège de Berlin est une filiale qui représente la société pour le continent. Le but de l'entreprise est l'exportation et l'importation de films entre les Etats-Unis et l'Europe. La maison de Berlin importera un tiers de films américains du total des films allemands qu'elle aura envoyés à la maison de New-York.

Ce sont là quelques faits isolés. Ils n'en montrent pas moins, que peu à peu, tous les jours, l'Allemagne renoue ses relations. L'Angleterre et la France sont les deux bastions qu'elle n'a pas encore entamés ouvertement. Bien que chaque semaine à peu près des films allemands soient présentés à Londres, on ne voit encore aucun directeur les retenir pour son établissement. Jusqu'à quand ? Car la question n'est plus qu'une question sentimentale. Il s'agit là d'affaires. Et pour le moment, ce qui se passe de films anglais ou rien en Europe Centrale, c'est la même chose. Pourquoi ? Parce que les cinémas sont aux mains des Allemands ; et il me souvient d'avoir lu dans la presse allemande, il y a quelques mois, que tant que les films allemands ne passeraient pas en An-

gleterre, pas un seul film anglais ne passerait dans les nombreux cinémas de l'Europe Centrale, et de l'Allemagne bien entendu. La question se résout donc à un simple : donnant-donnant. Si vous ne passez pas de nos films, disent les Allemands, nous ne passerons pas les vôtres. Or, accepter des films allemands et imposer sa production en Allemagne et en Europe Centrale ou ne pas passer de films allemands mais aussi laisser complètement les populations de ces pays nourries de mentalité allemande, ce n'est pas tout à fait la même chose. Il y va non seulement de l'intérêt commercial et artistique de la production anglaise et française, mais aussi de l'intérêt politique et moral. Les Américains sont déjà là-bas, cela va sans dire, et ils achètent en Autriche et en Hongrie pour un morceau de pain les cinémas installés. Qu'est-ce que la couronne contre le dollar ? Qu'est-ce même que le mark ?

Depuis longtemps déjà, le Préfet de Police avait conçu le projet d'utiliser le cinéma comme un « éducateur » du personnel placé sous ses ordres. M. Raux est un cinégraphiste convaincu et il a voulu aller plus loin encore : il s'est fait scénariste. Voici de quelle amusante manière. M. Boisyvon, dans *l'Intransigeant*, a raconté ce début sensationnel :

M. Raux, préfet de police, a fait un film pour apprendre aux Parisiens à traverser les rues. M. Raux connaîtra peut-être les affres de l'auteur à qui on demande de faire des coupures.

Voici comment vint au préfet de police l'idée d'utiliser le cinéma pour apprendre aux Parisiens l'art de se bien tenir dans la rue.

Un jour, M. Demaria, président de la Chambre syndicale de la cinématographie, rencontra M. Raux qui se montra ravi de faire sa connaissance.

— Voici longtemps que je m'intéresse au cinéma.

Demaria lui fit remarquer que le plaisir était partagé et que la Chambre syndicale s'intéressait elle-même beaucoup à l'avenir de la Préfecture de police.

— Mais, continua M. Raux, savez-vous que nous pouvons collaborer d'une façon plus effective ? Vous n'avez pas été sans remarquer que les Parisiens ne savent pas traverser les rues ?

M. Demaria, qui venait d'être témoin d'un accident, au cours duquel un chauffeur qui était dans son droit avait failli être lynché par la foule sur les indications d'un piéton qui était le seul coupable, acquiesça bien volontiers.

— Eh bien, dit le préfet, je voudrais faire un film où l'on indiquerait tout le danger que courent dans la rue les gens imprudents. N'est-ce pas une bonne idée ? Cela ne les corrigera peut-être pas, mais du moins ils seront prévenus et auront toujours devant les yeux les images qui leur montreront clairement leurs erreurs.

C'était une si bonne idée que M. Demaria pressa le préfet de la mettre immédiatement à exécution. C'est aujourd'hui chose faite. Mais pourvu que la censure n'aille pas couper le film de M. Raux !

Les Petites Annonces de "CINÉMAZINE"

La ligne : DEUX FRANCS

Le prix de l'insertion aux Petites Annonces doit être joint à l'envoi du texte à insérer, chaque ligne étant comptée à raison de trente lettres ou signes.

ON DEMANDE Capitalistes s'intéressant à Cinéma en relief. Ecr. Administrateur du journal qui transmettra.

AVENDRE, chef-lieu département, établissement en pleine prospérité, 800 places, 90.000 fr. comptant. Intermédiaires s'abstenir. Ecr. H. V. bureau du journal, A. n°7.

CAPITAUX pour toutes entreprises cinématographiques intéressantes et sérieuses. Il ne sera répondu qu'aux demandes détaillées, exposant projets précis et indiquant références. GERMAIN, 232, Bureau du "CINÉMAZINE".

ACHAT Bons de la défense et titres non cotés, 53, F. Montmartre, 9e. Banque Baumgarten.

STUDIO-CINÉ
Le plus bel Etablissement de la Côte d'Azur

THÉÂTRE tout agencé offert même en exclusivité, organisation sérieuse pouvant fournir artistes de tous plans, costumes, accessoires, mobiliers. Hôtels pour logement. Sites, Villas et Palais à proximité. Autos, voitures, camion, etc. Emplacement unique sur la Côte d'Azur. Prix spéciaux pour engagement de longue durée.

MILHAUD-MONTEL, 7, Rue Castel, NICE (3).

COURTIERS, publicité générale et abonnements. Se présenter à l'Administrateur de Cinémagazine les lundi et vendredi, de 3 à 5 h.

ON ACHÈTERAIT ou louerait local susceptible transformation en cinéma, Paris, Seine, Seine-et-Oise, quartier populaire, Séguy, 30, rue Péclet, Paris XV.

AFFAIRE TRES SERIEUSE
A CÉDER cause de DÉCÈS

GRAND CAFÉ-HOTEL-RESTAURANT AVEC CINÉMA

plein centre ville industrielle de l'OISE. Arrêt Express. Premier établissement de la ville. Seul rendez-vous de tous voyageurs et des commerçants, industriels, agriculteurs de la région aux jours de Marché. GROS CHIFFRE D'AFFAIRES. GROS BÉNÉFICES ACTUELS à augmenter. Salle des Fêtes et de Cinéma pour 800 personnes. Installation moderne. — Prix : 120.000 fr. dont 75.000 fr. comptant et plus grandes facilités s'il y a références.

FARBIER, 1, rue Nationale, MERU (Oise).
Intermédiaires s'abstenir.

Cotons Hydrophiles en balles et en paquets - Cotons cardés blanchis, écus et iodés - Bandes de gaze - Tangles.
Canbris - Toile Tarlatane - Bandes plâtrées
Compresse et Cotons stérilisés.
Epingles de sûreté.

PANSEMENTS LA CROIX SOLEIL

Rue des Maraîchers, 77-79, PARIS Télég. : CROSOL-PARIS

Roquette 44-58

Gaze Hydrophile et Tangles en pièces - Tarlatanes blanches et couleurs - Bougrans en pièces - Linons double et triple - EXPORTATION

La publicité dans "CINÉMAZINE" est lue par tous ceux qui s'intéressent à un titre quelconque au Cinéma.

Le tirage considérable de "CINÉMAZINE" donne à cette publicité une valeur exceptionnelle.

CE QUE VEUT LE PUBLIC

NOUS créons, sous ce titre, une rubrique où nos Lecteurs pourront formuler leurs critiques, exprimer leurs idées et leurs suggestions, du moment où elles présenteront un caractère d'intérêt général pour la Cinématographie. Et nous les soumettrons aux intéressés, c'est-à-dire aux producteurs, loueurs et exploitants, afin, si possible, de les tenir mieux encore au courant des goûts et des désirs du public. Nous sommes persuadés qu'en agissant ainsi nous rendons service à tout le monde.

Imp. LANG, BLANCHONG & C^{ie}, 7 rue Rochechouart, Paris.

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL.

Comment l'Abonnement à Cinémagazine est GRATUIT

Jusqu'au 15 Mai, tout abonné à CINÉMAZINE peut nous demander, sous certaines conditions, le remboursement du montant de son abonnement ou choisir dans la liste des primes gratuites, publiée et mise à jour chaque semaine, celle qui lui convient.

Ainsi, un abonné d'un an (France) a le droit de choisir une **PRIME GRATUITE D'UNE VALEUR DE 40 FRANCS**. Un abonnement de six mois permet de choisir pour 22 francs de primes gratuites. Dans le prix de l'abonnement Etranger, les frais d'affranchissement figurent pour une part importante ; le remboursement des abonnements de cette catégorie ne peut donc dépasser respectivement 40 francs (par an) ou 22 francs (6 mois). Les frais de port et d'emballage sont à la charge des destinataires.

Chaque abonné à CINÉMAZINE peut choisir :

1^o (Un an) : vingt lignes de publicité aux Petites Annonces. A utiliser, en une ou plusieurs fois. (6 mois : onze lignes) ;

2^o (Un an) : Deux Gravures de grand luxe (35 x 46) LA BOULE DE NEIGE. Valeur 40 francs (Frais d'envoi recommandé, un franc).

3^o Coffrets de parfumerie fine (contenant crème, poudre, savon et bikohol, valeur réelle 40 francs (frais d'expédition et d'emballage 1 fr. 75).

4^o Enfin tout abonné qui, dans le délai de trois mois, nous enverra 5 abonnements d'un an ou 10 abonnements de six mois, aura droit à un abonnement gratuit d'un an, ou au remboursement du prix de son abonnement, s'il l'a versé déjà.

En aucun cas, l'abonnement remboursé en espèces ou par le service du journal ne saurait donner droit aux autres primes de remboursement.

En outre, tous nos abonnés peuvent recevoir, sur leur demande, une carte à demi-tarif pour l'Artistic-Cinéma, 61, rue de Douai, Paris (9^e).

Dans un prochain numéro, nous indiquerons également quels sont les cinémas pour lesquels nous pourrions offrir en remboursement d'abonnements, des places de loge ou d'orchestre.

Successivement, nous ajouterons à notre liste des articles de bijouterie, maroquinerie, orfèvrerie, etc... parmi lesquels nos abonnés n'auront que l'embarras du choix.

Le sacrifice que fait CINÉMAZINE en remboursant intégralement le montant des abonnements souscrits pendant les deux premiers mois de sa publication, constitue bien, pour les souscripteurs, un avantage unique et réalise effectivement **L'ABONNEMENT GRATUIT**.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Monsieur l'Administrateur,

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un An ou de six Mois (1) à "CINÉMAZINE", hebdomadaire illustré.

Ci-inclus, la somme de (2)

Il est entendu que j'aurai le droit de choisir, en remboursement de mon abonnement, et quand il me plaira, une prime gratuite d'égale valeur, dans les listes que publiera "CINÉMAZINE"

Nom et Prénoms

Profession

Adresse postale complète

A

, le

(Signature)

192

(1) Rayer celle des deux mentions qui ne convient pas.

(2) France : UN AN, 40 fr. ; SIX MOIS, 22 fr.
Etranger : — 50 fr — 28 fr

N° 3 — 4-10 Février 1921

Prix : Un Franc

LE GRAND JEU

Ce Numéro contient
le 3^e Episode complet
et une partie du 4^e

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS



Film Pathe

« DANCING »